

AU-DELÀ DU MONDE VISIBLE

Du même auteur

La conjonction des savoirs, Accarias l'Originel, Paris, 2013.

*

L'esprit dans la matière, D. Casterman, éditeur, 2015.

Lucidité (ouvrage collectif), Om transmission n°3, Paris, 1994.

Articles, 3^e millénaire n°19, 20, 22, 25, 40, 42, 43, 57, 87, 90, 107, 109, 115, 120, Paris, 1991-2016.

Structure de l'illusion (articles), Être libre, Bruxelles, juin 1988, septembre 1988.

L'intelligence de l'univers (préface 3^e millénaire) Havaux, Nivelles, 1991.

L'envers de la raison, Havaux, Nivelles, 1989.

Dominique Casterman

AU-DELÀ DU MONDE VISIBLE

OU LE SENS VOILÉ DE L'HOMME ET DE
L'UNIVERS

Nouvelle édition

Préface de Robert Linssen

ÉDITIONS SCIENCES ET PHILOSOPHIES DE L'HOMME

Éditions Sciences et Philosophies de l'Homme
7, Chemin du Boiteux – 1380 Lasne (Belgique)
Dépôt légal : D/2016/Dominique Casterman, éditeur.

© Copyright D. Casterman, pour tous pays.
ISBN 978-2-9601725-1-5

Table des matières

PRÉFACE.....	9
AVANT-PROPOS.....	15
INTRODUCTION	19
1. QU'EST-CE LE MOI ?.....	25
2. ÊTRE SOI.....	39
3. L'ÊTRE ESSENTIEL.....	45
4. LA SPIRITUALITÉ HUMAINE	59
5. LA QUÊTE DU SENS.....	67
6. AU-DELÀ DE LA FRAGMENTATION	83
7. LE PASSAGE VERS UNE VISION GLOBALE.....	101
8. PHILOSOPHIE NON DUALISTE ET SCIENCE MODERNE.....	117
9. LE PROBLÈME DE LA MORT	137
10. UNE CERTAINE ATTITUDE D'ESPRIT.....	147
11. L'ÉTERNEL PRÉSENT.....	155
12. LES DIFFÉRENTES SORTES DE PENSÉES.....	163
13. ÉPILOGUE.....	171

14. APPENDICE (1) : LA PENSÉE DE KRISHNAMURTI.....	179
15. APPENDICE (2) : ROBERT LINSSEN, UN PENSEUR DE NOTRE TEMPS À L'INTERSECTION DES SCIENCES ET DE LA SPIRITUALITÉ....	191
PROPOSITIONS DE LECTURE	201

PRÉFACE

Le titre du livre de Dominique Casterman “*Au-delà du monde visible*” est admirablement choisi. L’ouvrage, très bien documenté, nous montre l’ampleur des mutations qui se sont réalisées en moins d’un siècle dans les sciences et plus spécialement encore dans la physique. Cette science de la matière par excellence a véritablement dématérialisé le sens que nous accordons au mot “matière” et cela à tel point que Teilhard de Chardin considérait que ce mot devait être écrit avec un M majuscule.

Grâce aux travaux d’un nombre important de physiciens parmi lesquels il faut citer Einstein en 1905, Louis de Broglie en 1925 et 1941, David Bohm entre 1960 et 1980 notre esprit s’est libéré des limitations de la vision cartésienne et newtonienne d’un certain matérialisme historique.

Des savants, des philosophes et des sages ont recherché activement les causes de la violence et de l’ampleur des crises qui se révèlent dans l’universalité des activités humaines. Leur origine commune se situe dans un facteur de dégradation importante de la pensée. Celle-ci a

contribué à l'emprisonnement du cerveau dans un processus de divisions et de morcellements inextricables privant l'être humain de toute capacité de vision globale et de synthèse. L'opposition du particulier empêche la vision spontanée de la totalité dont il fait partie. En revanche, ainsi que l'exprimait Gary Zukav dans son remarquable ouvrage "*La danse des éléments*" : « La seule grande révolution du XXème siècle s'est faite dans la physique dont les développements considérables ont bouleversé la psychologie et la spiritualité en imposant à l'humanité une vision d'unité prioritaire et fondamentale. » Le physicien Nicolescu déclare : « qu'une particule existe parce que toutes les autres particules existent à la fois. » Ceci montre que l'univers est une plénitude indivise dans laquelle un processus d'intenses interactions relie entre elles les parties à tel point que celles-ci ne peuvent plus être considérées sous l'angle d'une quelconque autonomie, mais sont indissociablement englobées dans un processus d'interfusion et d'omnipénétration.

La nature et le rôle prioritaire de la conscience ont été entrevus dans la perspective audacieuse des travaux de David Bohm tandis que Rupert Sheldrake et Karl Pribram nous révélaient l'importante des processus de

mémorisation et le rôle fondamental de l'holographie. Ces travaux nous permettent d'entrevoir le fait qu'un champ de Conscience universel est antérieur à la manifestation du cosmos.

L'univers doit être considéré comme une plénitude indivise d'un seul et même tenant.

Au seuil du IIIème millénaire, le livre de Dominique Casterman nous fait entrevoir des horizons immenses que nous révèlent la nouvelle psychologie transpersonnelle de Stanislas Grof et la profondeur des enseignements d'un Krishnamurti ou des "voies abruptes" de l'Advaita Védanta.

C'est ici que se fondent la science, la psychologie et la spiritualité dans le vécu d'une perception globale où enfin, l'univers et l'être humain sont vus de l'intérieur. C'est du centre dont tout émane que réside la source unique de lumière, d'amour, d'intelligence du cœur. La perception de celle-ci permet à l'être humain de s'épanouir dans la plus haute possibilité que la nature lui accorde : celle de coopérer à part entière à la plénitude du Grand Vivant Universel.

Robert Linssen (Été 1996)

« Esprit et matière, subjectivité et objectivité sont réunis en un tout unique dans lequel chaque cellule, chaque atome de notre corps participent du même processus créateur que l'intellect et l'esprit humain (...) L'univers est notre demeure à tous. Chacun de nous participe d'un processus vivant et créateur sans fin. En tant qu'enfant du cosmos, il assume à chaque instant une liberté terrifiante et la responsabilité de soi-même, des autres et du monde. » (F. David Peat).

« Chaque espace plus petit qu'un globule de sang humain s'ouvre sur une éternité dont ce monde n'est qu'une ombre. » (William Blake).

AVANT-PROPOS

Ce texte a été initialement écrit en 1996, raison pour laquelle la préface de Robert Linssen (1911-2004) date de cette époque. Cet écrivain d'origine belge fut un des premiers à mettre en avant les convergences entre la spiritualité et la physique moderne. Ayant bien connu Robert Linssen, j'ai jugé utile et intéressant d'ajouter en *appendice (2)* un témoignage intitulé : *Robert Linssen, un penseur de notre temps à l'intersection des sciences et de la spiritualité*. Les chapitres 4, 8, 11,12, ne figuraient pas dans le texte initial.

*

Du point de vue psychologique, les individus qui développent un équilibre entre les impératifs individuels et universels vivent concrètement, dans leur quotidien et leur conscience, la dualité de l'être et du paraître, du petit moi (avec ses intérêts particuliers) confronté au cosmos (le sens de la totalité). Cette prise de conscience fondamentale peut être pour certains d'entre nous l'éveil à une autre dimension d'ordre spirituel transcen-

dant les conditionnements du mental dualiste. À partir de cet instant nous éprouvons l'appel de l'être profond, de la Conscience Une et nous pressentons la possibilité, pour la conscience incarnée, d'être éclairée par la réalité ultime. L'illusion, c'est-à-dire l'apparence éphémère des êtres et des choses, régresse devant l'appel de plus en plus irrésistible de l'Immuable en nous, en toute chose et au-delà de tout. Si inlassablement nous répondons à l'appel de l'Être essentiel, immanquablement un ordre prioritaire s'établira : la conscience illusoirement individualisée procède de la Conscience universelle.

Toutes les images, toutes les idées, toutes les sensations, toutes les émotions à propos de l'univers, des autres et de nous-mêmes sont constamment changeantes, elles découlent des conditionnements du mental dualiste. Mais la Conscience universelle est immuable, tandis que nos perceptions vont et viennent constamment. Tant que nous sommes identifiés aux images, aux idées, aux émotions, etc., nous demeurons captifs de l'ignorance qu'en réalité nous sommes prioritairement la Conscience universelle. Lorsque nous comprenons que les objets de nos perceptions sont secondaires et dérivés, nous prenons conscience de ce qui

est éternellement présent, de l'Être absolu dont nous sommes tous une émanation passagère. Nos existences individuelles ne sont pas séparées de l'Être absolu d'où la possibilité pour l'être humain de découvrir le Moi véritable ; cette découverte procède d'une aspiration profonde et soutenue jusqu'à ce que le but soit atteint. Une des choses les plus difficiles dès que nous sommes appelés par le Moi véritable, c'est probablement d'entretenir avec force et confiance cette aspiration spirituelle dans un monde focalisé sur les progrès matériels.

Depuis des millénaires, la spiritualité pose à l'origine de tout une source unique et absolue : le Cela qui est. La multiplicité n'étant qu'une abstraction, éphémère et apparente, de cette source fondamentale inaccessible à toute approche purement intellectualiste. Seule l'expérience vécue est vraiment révélatrice, le reste n'est, au fond, que jeu de l'intellect.

La psychologie des profondeurs, telle celle de Jung, pose à l'origine de la conscience et du moi un processus dynamique inconscient. L'inconscient profond recèle des potentialités créatrices, mais aussi des mises en

garde, des avertissements, des messages, des symboles etc., en réponse à la dynamique de la vie et de la conscience individuelle confrontée à celle-ci.

Enfin, la science cherche à détourner notre regard des formes extérieures afin d'attirer notre attention sur les bases invisibles à partir desquelles les formes, que nous percevons naturellement, se déploient. Elle tente d'aller des choses extérieures, imagées dans notre cerveau, vers un "réel" invisible plus profond.

Nous sommes donc en présence de trois approches différentes de la réalité ; nous passerons de l'une à l'autre, de la détermination au doute, de la raison à l'intuition, du petit moi au cosmos. N'hésitons pas, entrons dans le "ballet" de la vie.

INTRODUCTION

Dans le cadre de cet essai, spiritualité et psychologie seront envisagées comme deux itinéraires indissociables à l'égard d'une prise de conscience globale du fait relationnel, c'est-à-dire du constat que l'univers n'est pas un agrégat de parties élémentaires séparées les unes des autres avec seulement des interactions externes. Bien au contraire, à un niveau plus profond, plus fondamental, tout est relié, chaque partie est potentiellement présente dans toutes les autres et réciproquement. Ce qui précède est consenti par certains principes fondateurs de la physique des particules et notamment dans le cadre de la théorie "bootstrap" de G. Chew et de ses collaborateurs, mais encore dans l'hypothèse de l' "holomouvement" de D. Bohm, dans la théorie quantique des champs fondée sur le postulat que la réalité physique est essentiellement non substantielle, et encore dans le modèle holographique de K. Pribram etc. Dans lesdites théories, et d'autres de ce type ou qui verront le jour dans le futur, l'univers est conçu comme un tissu dynamique d'événements interconnectés. Les propriétés de chaque partie découlent des propriétés de

toutes les autres parties, et la cohérence générale de leur interaction détermine le fait que l'univers ressemble plus à un grand vivant qu'à une grande machine.

Selon cette vision, qui est proche de celle des maîtres spirituels de nombreuses traditions, chaque existant apparemment séparé est un domaine d'énergie, de conscience et de matière relevant d'un ensemble infiniment plus vaste, d'un ordre fondamental inexprimable se déployant spontanément comme la fleur sort de la graine. Plus loin dans le texte, ces points de vue seront exposés d'une façon plus complète.

*

Il y a toujours eu des sages, des mystiques et même des scientifiques contemporains "sérieux" (tels D. Bohm, F. Capra, S. Grof, D. Peat, etc.) pour affirmer, sur base de leurs expériences que le monde, bien qu'il s'apparente à une structure de choses distinctes les unes des autres en relation externe, repose ou se déploie à partir d'un ordre fondamental indivisible qui en constitue la réalité de base. Les atomes, les hommes, le monde, la nature dans son ensemble sont l'expression de ce processus dynamique de repliement vers

l'intérieur et de déploiement vers le tout que Bohm a appelé l' "holomouvement".

Ce qui précède conduit à l'élaboration d'une psychologie transpersonnelle où le moi, qui est aussi une conscience individuelle, s'accomplit pleinement en devenant sensible, mais sans se détruire, à l'ordre fondamental de l'univers.

La conscience individuelle a cette remarquable potentialité de réaliser son propre dépassement afin d'être disponible à une réalité de base infiniment plus riche, à la "vie fondamentale" présente en toute chose et dont nous sommes les aspects éphémères et apparents. Mais avant cela, cette conscience individuelle doit guérir des maladies rattachées à l'histoire de sa genèse personnelle et collective. Il lui faut, en quelque sorte, se vider du pouvoir que le passé exerce sur son présent, ainsi spiritualité et psychologie se fondent-elles en un seul itinéraire vers la découverte de soi.

Il n'y a probablement pas de méthode systématique et rapide pour atteindre la liberté intérieure (sinon cela se saurait), ou éveil de la conscience individuelle à l'Être

essentiel et à l'ensemble cosmique. Les deux n'étant qu'une seule et même chose. Par contre, il y a un itinéraire plus ou moins long procédant d'une vigilance aux circonstances de la vie quotidiennes afin de comprendre et de ressentir ce qui entrave notre ouverture à la plénitude de la vie.

Car, au final, qui sommes-nous et de quelle nature est notre relation avec le monde si nous cessons d'être prioritairement absorbés et identifiés à un rôle, à une définition conventionnelle de notre personne, à nos états affectifs, nos humeurs, nos possessions, etc. ? Nous sommes alors "Celui qui est", dans le monde et avec les autres. Il s'agit d'une vision moins tronquée et trompée par une interprétation erronée de notre personne et du monde. La croyance d'être une entité séparée s'estompe progressivement. Nous prenons alors conscience que les idées conventionnelles reposent sur un principe de relativité qui nous permet d'agir en ce monde, lequel est une manifestation temporaire de la "Vie fondamentale" toujours en voie de dépliement vers le tout et de repliement vers l'intérieur. Intérieur et extérieur sont eux-mêmes des concepts conventionnels

car, du point de vue de la Totalité cosmique Une, l'extérieur et l'intérieur sont inséparables.

“Celui qui est” transcende (transpersonnel) la conscience dualiste de soi car la conscience individuelle (le moi) cesse d'être envahie par les contenus personnifiés¹ de la psyché, par des fragments psychologiques plus ou moins inconscients agissant comme des sous-personnalités autonomes (les complexes). Dans cet état, l'intensité du vécu est telle que la distance entre l'observateur et la chose observée est considérée comme éventuelle, pour ne pas dire optionnelle. Ce que nous considérons comme le sujet et l'objet s'interpénètrent dans l'expérience de l'instant, toujours non duelle ; elle est la pierre philosophale à partir de laquelle s'opère la fusion des opposés qui est création de conscience transpersonnelle ; elle est la “réalité

¹ Au niveau de notre histoire personnelle, les contenus personnifiés de la psyché sont des expériences passées, surtout d'ordre émotionnel, qui n'ont pas été intégrées par la conscience au moment où elles ont eu lieu et qui, dès lors, s'incarnent négativement dans le vécu d'un être à un moment précis de son existence. La complication consiste à vivre les circonstances présentes en fonction de l'expérience figée du passé. Nous touchons ici la distinction qu'il y a lieu de faire entre les souvenirs des affects passés et la persistance d'une sous-personnalité marquée par des souffrances, des peurs, des frustrations, etc., non reconnue ni intégrée par la conscience.

entre” dans laquelle le “je” et l’ “objet” s’évaporent de moment en moment.

1. QU'EST-CE LE MOI ?

Nous allons prendre pour point de départ l'idée selon laquelle le moi est la conscience individuelle qui adapte l'organisme à la réalité extérieure. D'emblée un avertissement s'impose : nous ne devons pas confondre la notion de réalité extérieure avec le conformisme exigé par toute société. On peut donc être ajusté à la réalité extérieure sans l'être pour autant aux conventions sociales généralement admises.

Pour donner de l'extension à l'idée de base, nous mettrons en avant le fait qu'on ne peut adapter l'organisme à la réalité extérieure qu'en prenant conscience de sa réalité intérieure. Celle-ci est représentée en surface par la nécessité d'exprimer, au contact du monde, nos pensées, nos émotions, nos sensations, c'est-à-dire nos façons d'être dans le monde.

Le moi serait donc la prise de conscience qu'au contact du monde, des sensations, des émotions, des affects en général et des pensées jaillissent spontanément de notre nature profonde. Notre organisme global (le corps-

esprit) est nécessairement orienté vers la réalité extérieure qui en constitue l'aspect complémentaire et donc indispensable. À titre d'exemple, il est évident que pour assouvir la faim, il nous faut aller vers les aliments.

Si pour une raison quelconque (par exemple un sentiment de culpabilité non circonstancié vis-à-vis d'autrui), on refoule sa réalité intérieure, c'est-à-dire au niveau psychologique et social sa façon d'être dans le monde, le moi rompt le contact avec son intériorité ; il se désincarne littéralement et la personne ne parvient plus à se situer justement dans la réalité globale à la fois intérieure et extérieure. Dans ces conditions, le besoin primordial de se sentir "être au monde" reste inassouvi et cela détermine dans l'organisme la sensation d'un vide immense, la sensation de ne pas réellement exister.

Nous sommes en présence d'une situation psychologique où la conscience individuelle (le moi) ne peut plus assumer son rôle essentiel de réceptacle de notre réalité intérieure et des circonstances extérieures. Nous devons bien comprendre que le moi étant le réceptacle du "dedans" et du "dehors", c'est de lui que jaillit l'expression de soi, laquelle est création de conscience

et fondamentalement agissante. Quand la nature d'une personne est privée d'expression spontanée, l'énergie refoulée s'accumule sous forme de tension nerveuse car l'action, dirigée vers le dehors, ne correspond pas à la constitution intérieure de l'individu.

On assiste dès lors à l'édification malheureuse d'une personnalité artificielle remplissant tout l'espace, ou presque, de la conscience individuelle ; et n'ayant presque plus de complicité avec l'être intérieur et les sensations, émotions, pensées par lesquelles celui-ci se déploie dans le monde. Dans ces conditions nous pouvons comprendre ce qui pousse certaines personnes à créer des besoins de substitution qu'ils ne peuvent gérer et dont l'objectif est d'apaiser l'angoisse liée au sentiment de ne pas exister vraiment, authentiquement, c'est-à-dire en fonction de leur ressenti.

Par rapport à ce qui précède, le dépassement du moi ne peut en aucun cas consister à abolir le "vrai" moi qui procède de la conscience de notre réalité intérieure impliquée dans la réalité extérieure. Si les circonstances de vie conduisent une personne à se priver du "vrai" moi au profit d'une réplique artificielle, cela équivaut à un suicide psychologique.

Celui qui se sent être “pleinement au monde” à une perception globale de lui-même positive. Loin de lui l'idée d'être quelqu'un de “spécial” : simplement il ressent les pensées, les sensations, les sentiments, les émotions comme autant de reflet de sa nature humaine unie consciemment, dans son moi authentique, au monde. Sa façon de penser et d'agir est certes particulière, mais plus en profondeur elle est l'expression de cette énergie vivante qui est immanente à tout être et à l'ensemble cosmique.

Ne pas être à l'écoute de sa nature profonde, c'est mourir psychologiquement et, à long terme, c'est se faire mourir. Nombre de pathologies ont pour origine ce processus psychologique consistant à nier son authenticité au profit d'une image de soi compensatrice derrière laquelle se cache, curieusement, la peur d'être.

On pourrait, très sommairement, définir deux formes défectueuses du moi : un moi fort rigide et un moi dénué d'unité directionnelle.

Le moi fort rigide lutte constamment avec les circonstances afin d'imposer à tout prix ce qui correspond à ses particularismes. L'autre, est caractérisé par une dif-

ficulté d'organiser sa vie en fonction de ce qu'il est, de ce qu'il ressent. En fait, il ne parvient pas, face au monde et aux autres, à exprimer les intentions qui l'habitent.

Ces deux formes défectueuses du moi échouent par excès. Le moi fort rigide ne supporte pas que le monde ne fonctionne pas selon sa raison, tandis que le moi dénué d'unité directionnelle souffre de faiblesse à intégrer sa propre originalité.

Le moi mature ressemble au dieu Janus, il a une face tournée vers son intériorité et une autre vers les autres et le monde.

*

Avez-vous déjà constaté que l'événement le plus extraordinaire – ou le plus ordinaire – qui puisse nous arriver est l'expérience vécue de l'instant.

Cette expérience de l'instant, tout en s'éloignant de la conscience coutumière, a cependant quelque chose de vraiment évident et aussi de tellement insolite. Notons que la conscience coutumière se confond avec l'ego

s'exécutant sur le plan horizontal passé, présent, futur où le présent subit le pouvoir du passé et l'imaginaire d'un futur encore à venir. La verticalité d'un présent vécu intensément est généralement secondaire par rapport aux projets qu'hier n'a pas résolus.

Voyons d'abord l'aspect évident. Le vécu conscient de l'instant, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus concret dans notre vie, ce que nous ressentons ici et maintenant, ne serait pas chose possible s'il n'y avait que moi tout seul, mais devient chose possible dès qu'il y a rencontre entre moi et le monde extérieur.

Dans son livre *La création de conscience*, Edward Edinger dit : « Nous savons maintenant, grâce aux recherches inlassables de Jung, que le processus alchimique symbolise le processus d'individuation et que la pierre philosophale représente la réalisation du soi, c'est-à-dire la conscience de la totalité. La pierre philosophale est une union d'opposés, c'est là un de ses traits essentiels. Elle est le produit d'une conjunctio, symbolisé souvent par l'union du roi rouge et de la reine blanche, le roi et la reine représentant toutes les paires d'opposés possibles. »

« Le mythe alchimique nous dit que la conscience est le produit de la conjonction des opposés (...) L'union des opposés dans le vase du moi est le trait essentiel de la création de conscience. La conscience et le troisième terme, qui émerge du conflit entre deux (...) L'image d'un moi-réceptacle conduit à cette idée capitale : le moi est porteur de conscience, c'est-à-dire une incarnation du sens transpersonnel. »

Voyons maintenant l'aspect insolite de l'expérience de l'instant, qui n'est au fond qu'une prolongation de l'évident. L'expérience de l'instant ressemble à une réalité "entre", entre le monde extérieur et moi, elle est à la fois le monde et moi sans être ni l'un ni l'autre en particulier. Elle est ce que nous ressentons, ce que nous vivons, c'est-à-dire le produit de notre rencontre avec l'autre, avec le monde. Ce lieu de rencontre est jaillissement de conscience transpersonnelle par l'union des opposés qui sont des complémentaires.

Le moi, ou encore la conscience individuelle, a pour fonction première d'observer, de manifester vigilance et lucidité à l'égard "de ce qui est", c'est donc une conscience observatrice ; et "ce qui est", nous l'avons souligné, c'est la réalité "entre".

Dans *La danse de l'esprit* de D. Bohm, on peut lire à ce propos : « J'ai donné une définition psychologique de l'ego, comme étant le système construit par l'esprit pour traiter avec l'environnement immédiat. C'est l'espèce de point de mire que Jung a mis en lumière. L'ego est vraiment une des fonctions de l'esprit. Et ce qui est important, c'est le soi, qui désigne la totalité des fonctions de l'esprit, si on peut dire. Mais l'ego est l'instrument par lequel l'individu, dans son unicité et avec son capital propre de possibles, s'installe dans l'environnement. »

Dès l'instant où la conscience individuelle s'identifie aux objets de ses observations, elle s'hypertrophie, elle se sclérose en identifiant notre totalité aux images particulières censées nous définir aux yeux des autres et de nous-mêmes.

Dans *La danse de l'esprit*, on peut lire encore : « L'ego c'est l'organisation fonctionnelle de la partie consciente de notre monde intérieur. L'égotisme, c'est identifier nos images – celles qui ont été acceptées par la conscience – et nos intérêts particuliers au tout, au point que ça devient l'affaire suprême, à quoi tout le reste est

soumis. Il faudrait que cette distinction reste toujours claire à l'esprit pour avoir cette forme d'ego individuel sans donner dans l'inflation et l'identification, qui viennent de l'égotisme. »

Dans le même ordre d'idée, on peut suggérer que la pensée naît de l'inconscient et la conscience ne fait, en réalité, qu'observer ces pensées naissantes à partir d'un processus totalement spontané ou mécanisé. On pourrait dire encore que la conscience individuelle perçoit et cette perception, par simple présence, déclenche un travail spontané sur les mémoires personnelles et collectives contenant la totalité des potentialités humaines et plus encore.

Cependant, ce potentiel de créativité est généralement perturbé par un ego hypertrophié, par des complexes autonomes, etc. Et cela explique, partiellement, la maladie mentale comme un envahissement du moi par les contenus de la psyché et notamment ceux de l'inconscient personnel (les refoulements, les frustrations, les souffrances...) liés à notre biographie ; mais encore par les contenus de l'inconscient collectif réagissant dynamiquement aux informations contrai-

gnantes de la conscience et de l'inconscient personnel agissant par simple présence.

Ce qui précède me fait songer à cette parole de Jung : « L'homme est le miroir que Dieu tient devant lui, ou encore l'organe des sens qui lui sert à appréhender son être. »

Toujours dans cette même perspective, la guérison mentale, puisque j'ai évoqué précédemment la maladie, serait déterminée par la suspension du processus d'invasion du moi par les contenus de la psyché au profit de l'expérience de l'instant consistant simplement à voir ce qui est, sans juger ni discriminer, sans intervenir, sans chercher à analyser, à retenir ou à repousser. Plus on voit clairement la nature de la psyché avec ses contenus émotionnels, ses sensations, ses pensées, ses symboles, etc., plus on est apte à se défaire de leur emprise dans le moment présent, en ce lieu énigmatique, qui est création de conscience transpersonnelle entre moi et le monde.

Quand la conscience est envahie par les contenus de la psyché, il n'y a pas d'expérience de l'instant mais con-

flit psychologique entre des entités séparées à travers lesquelles un passé résiduel exerce son pouvoir sur notre présent. C'est ce que Krishnamurti appelait "le fardeau du passé".

Jung a montré que les contenus indéterminés (archétypes) de l'inconscient profond pouvaient s'incarner dans toutes sortes d'images personnifiées. Pour lui, les archétypes sont en eux-mêmes vides, ils sont des possibilités de préformation échappant à toute représentation. Ils sont un ensemble de possible s'insérant dans l'unité directionnelle de la nature humaine, du monde vivant et de l'univers. Les archétypes – puisqu'ils n'acquièrent un contenu déterminé qu'à partir du moment où ils se manifestent sous forme d'image à la conscience – ressemblent peut-être à la fonction d'onde de la physique quantique se manifestant singulièrement seulement si elle est observée. Les images archétypiques, imprégnées par le matériel de l'expérience consciente, sont porteuses de contenus déterminés et pas toujours reconnus par la conscience. Germe alors l'identification inconsciente avec l'image et projection de celle-ci sur le monde extérieur qui devient le support fascinant ou répugnant, par le détour des objets, des

personnes ou des dogmes, par lesquels nous essayons de saisir, de reconnaître ou de fuir ce qui en nous n'a pu être exprimé.

Ces images sont puissamment suggestives pour l'individu qui en subit l'influence, car elles sont signifiantes, c'est-à-dire chargées de sens au regard de la collectivité et empruntées à la mémoire collective de l'humanité, à la niche socioculturelle, passée et présente, d'un environnement donné (l'homme héros, la femme idéale, les coupables, les chargés de missions, l'étranger, les idéaux, etc.). Si par bonheur la conscience ne se laisse pas submerger par ces images symboliques, celles-ci deviennent des passerelles vers les archétypes, vers les forces de la nature qui nous habitent, vers les fondements de la condition humaine. Ainsi, la conscience, au lieu d'être possédée, elle s'élargit et réalise progressivement sa destinée en s'ouvrant au Soi qui est le centre de cette multitude de forces et d'aspects contradictoires (mais complémentaires) qui font l'être humain.

Jung dit à ce propos : « Le Soi comprend infiniment plus qu'un simple moi (...) Le Soi est non seulement le centre, mais aussi la circonférence complète qui em-

brasse à la fois le conscient et l'inconscient ; il est le centre de cette totalité comme le moi est le centre de la conscience (...) L'individuation, c'est la réalisation de son Soi et l'individuation n'exclut pas l'univers, elle l'inclut. » (*Ma vie*, éd. Gallimard).

Nous pouvons maintenant légitimement poser la question de savoir comment, en effet, la conscience individuelle, limitée à l'intégration des données issues de nos fonctions de perception, pourrait s'approprier un centre de conscience en même temps qu'une totalité plus vaste qu'elle-même. La partie ne peut saisir le tout ! La conscience individuelle est une fonction limitée dont l'objectif essentiel est de mettre en relation le monde de notre intériorité et le monde extérieur afin que nous puissions, éventuellement, nous éveiller à la Conscience globale, à l'expérience subjective de la non-séparation. Le rôle de la conscience individuelle est de rendre vraisemblable l'expression de la Conscience absolue, inconditionnée, dans les conditions limitées de l'existence phénoménale. Le moi entrevoit alors la possibilité qu'il n'est pas une entité séparée, qu'il peut en confiance cesser de s'identifier aux objets de la conscience. Tous les opposés tombent dans le "moi récep-

tacle'' qui est l'expérience de l'instant, création de conscience et union des contraires. L'expérience de l'instant est holographique, c'est la totalité en puissance, c'est la source numineuse et intemporelle de tous les êtres et de toutes les choses. Entre le temps et l'éternité il y a l'instant. Le moi authentique n'est pas une région inaccessible, il est ce "vase" quelque peu magique où s'opère l'union consciente des opposés comme un reflet vécu du Soi originel.

2. ÊTRE SOI

La conscience que nous avons de nous-mêmes n'est pas quelque chose de figé définitivement mais plutôt une succession de moments de conscience, lesquels manifestent l'aspect dynamique du processus de relation entre le moi et le monde extérieur. La croyance en une individualité permanente, toujours identique à elle-même, résulte d'un processus d'identification psychologique figeant la conscience dans une personnalité artificielle repliée sur elle-même.

Être soi ressemble à un processus de déploiement, relativement spontané, de notre intériorité affective et intellectuelle en fonction des circonstances présentes. Une éducation et un milieu social bienveillants ou l'enfant se sent en sécurité est extrêmement favorable à l'épanouissement, à l'expression du potentiel créateur inné en chacun de nous. Mais cette situation idéale procède d'un ensemble de conditions rarement réunies autour d'une seule personne. La construction du moi est donc un exercice souvent périlleux, mais indispensable.

Dans son livre *Vers une psychologie de l'être*, A. H. Maslow dit : « En général, c'est seulement lorsqu'un enfant se sent en sécurité qu'il ose faire ce qu'il faut pour grandir. Son besoin de sécurité doit être gratifié. On ne doit pas précipiter son évolution, parce que les besoins de sécurité non gratifiés vont resurgir et demander à être satisfaits (...) Le seul principe holistique qui fasse le lien entre toutes les motivations humaines est la tendance qui fait émerger un besoin nouveau et plus élevé quand les besoins inférieurs ont été suffisamment gratifiés. L'enfant qui a la chance de grandir normalement et d'être satisfait par les plaisirs dont il a profité suffisamment, va manifester le désir de rechercher des plaisirs plus complexes lorsqu'ils lui deviennent accessibles sans peur ni danger (...) C'est seulement dans le cas où il rencontre une frustration, un manque, une désapprobation, une moquerie, à un stade donné, qu'il se fixe ou régresse et nous sommes affrontés au monde des dynamismes pathologiques et des compromis névrotiques... »

Le processus névrotique évoqué par Maslow ne doit pas être diabolisé. C'est une perturbation mentale répandue dans nos sociétés et qui consiste, pour l'essentiel, à

vivre avec deux “moi” en lutte l’un contre l’autre. Nous parlons du moi vrai, notre nature authentique et spontanée, avec ses désirs, ses joies, ses peines, ses idées, etc., et le moi artificiel ayant rompu la relation avec son intériorité dynamique qui est la base des relations vivantes avec les autres et le monde. Le moi inventé, ou artificiel, ou irréel a pour fonction de devancer le déroulement spontané du ressenti initial au profit d’une image de soi qui découle d’un conditionnement social inadapté.

Carl Rogers dans *Le développement de la personne*, ouvrage emblématique, déclare : « Je constate que beaucoup d’individus se sont conformés en essayant de plaire à autrui, mais qu’une fois libre, ils changent (...) Certains individus ont été si profondément imprégnés par leurs parents de l’idée “je devrais être gentil” ou “il faut que je sois gentil” que seul le plus pénible des combats intérieurs peut les en écarter. »

L’inconscient profond est l’essence de la spontanéité créatrice en relation avec la substance des circonstances, dont la finalité est d’entretenir un équilibre dynamique avec les conditions limitées de l’existence. La dualité complémentaire essence/substance entretient la

création phénoménale de tout existant et, bien entendu, de notre existence en particulier. Il est favorable de réduire, autant que possible, notre part d'ombre, c'est-à-dire ce qui se passe à notre insu dans notre inconscient. Il est utile au développement harmonieux du moi de comprendre comment l'inconscient réagit face au déni de son existence. Celui-ci est provoqué par l'activité asservissante de ce que nous avons nommé le moi artificiel.

Dans son livre *L'homme aux prises avec l'inconscient*, Élie G. Humbert dit : « L'ombre, c'est ce qui remonte des refoulements, des interdits, des scotomes et met en question la valeur du conscient. C'est l'envers des choix, la contrepartie de toute réalisation, qui vient submerger ou ronger l'affirmation. L'ombre est le refoulé en nous... »

Voir clairement l'ombre en nous débarrasse le moi de l'état de possession à l'égard des contenus de l'inconscient que, jusqu'alors, la conscience conditionnée rejetait par la force du jugement et des peurs qui l'accompagnent.

Il peut être utile d'identifier les pensées qui causent problème et ressentir ce qui nous affecte en pratiquant

ce que l'on pourrait peut-être nommer une forme de "méditation active" consistant, pour l'essentiel, à sentir nos réactions internes sans les penser. Il ne s'agit donc pas ici d'une analyse introspective, mais d'une attention vigilante à l'égard des pensées qui nous arrivent et des sensations qui, simultanément, les accompagnent.

Identifier les pensées, c'est-à-dire les observer telles qu'elles viennent, sans juger, voir simplement leur signification actuelle, et ressentir les émotions qui les accompagnent peut conduire à un dépassement du problème global. Cette "méthode" provoque une cassure dans le processus cyclique des états émotifs et des ressassements du mental (R. Linssen évoque le "caquetage du mental"), les deux s'amplifiant mutuellement. On assiste alors à un apaisement de la confusion intellectuelle et émotionnelle qui est généralement à la source des états dépressifs chroniques, et aussi à un renforcement de l'attention et de la vigilance dans l'instant. Cette vigilance, d'abord provoquée volontairement, se réalise de plus en plus spontanément quelles que soient les circonstances, et nous rapproche de l'expérience de l'Être essentiel.

Jung, dans le livre *L'âme et la vie* (textes réunis par Jolande Jacobi) dit : « Les problèmes les plus importants sont au fond tous insolubles ; et ils doivent l'être, car ils expriment la polarité nécessaire, immanente à tout système autorégulateur. Ils ne peuvent jamais être résolus, mais uniquement dépassés. Toutefois, le fait de pouvoir dépasser les problèmes personnels de l'individu s'est révélé correspondre à une hausse de niveau du conscient. Un intérêt plus élevé et plus vaste est apparu à l'horizon, grâce à quoi le problème insoluble a perdu de son urgence. Il n'a pas été résolu logiquement en soi-même mais il a pâli en face d'une orientation de vie nouvelle et plus puissante. Il n'a été ni refoulé, ni rendu inconscient, mais s'est montré simplement dans une autre lumière, et, ainsi, il est également devenu autre. »

Le ressenti global, incluant le corps et l'esprit, procède de la connexion des différents niveaux de conscience par rapport à une circonstance donnée ; les aspects émotionnel et intellectuel, les sensations, les sentiments, tout est pris en compte. Comment envisager les choses autrement si l'objectif est d'être conséquent avec soi-même dans un rapport d'harmonie avec les autres et le monde ?

3. L'ÊTRE ESSENTIEL

L'Être essentiel – mais on pourrait dire aussi le Moi suprême, le Soi, l'Atman de la philosophie indoue, la Totalité cosmique Une, ou encore le Champ unifié, etc. – n'est pas “quelque chose” qui peut tenir dans une définition facile qu'il suffirait de lire, d'entendre ou d'imaginer pour la faire sienne.

Robert Linssen en parlant du processus du moi évoque trois phases incontournables. **La naissance du moi**, ou phase d'imitation. L'individu imite son entourage, adopte ses idées, sa culture, etc. Cela l'aide, dans un premier temps, à se construire et le rassure. **La maturité du moi**, ou phase de création. L'individu cherche sa voie, sa personnalité ; il agit et pense de plus en plus en fonction d'un ressenti qui lui est propre, il se libère des liens familiaux et construit son moi social. Enfin, **le dépassement du moi**, ou phase spirituelle. L'individu comprend que le moi, quel qu'il soit, est une construction mentale qui s'estime séparée et qui procède de l'existence présumée d'un personnage distinct. Rester bloquer à la première phase relève d'une névrose infan-

tile : le moi fait obstacle à l'épanouissement spontané de l'individu ; rester bloqué à la deuxième relève d'une névrose ontologique : le moi voile complètement l'Être essentiel ; aller au-delà est le chemin de la réalisation intérieure, l'ouverture au soi profond.

L'Être essentiel se vit comme une sensation viscérale d'être établi au centre de soi-même, transcendant toutes les valeurs conventionnelles pour sentir directement que "ce qui est" de toute évidence, c'est l'état de reliance au tout. L'Être essentiel n'est pas le produit d'une croyance, d'un fantasme, il se révèle dans l'expérience intérieure, dans l'expérience de la transcendance. L'Être essentiel se vit comme le repliement du tout en chaque partie, laquelle se déploie singulièrement à partir de ce fondement intangible. Cela retourne évidemment les données conventionnelles puisqu'on a toujours pensé (tout au moins dans le cadre de la dynamique classique ou paradigme newtonien-cartésien) que le "subtil dérivait du tangible". Par exemple, la conscience dérive des processus matériels à l'œuvre dans l'organe cerveau. Mais la science classique évite la question de savoir comment expliquer qu'un "cerveau pensant" puisse être issu d'un proces-

sus qui, lui, serait dénué de toute forme de conscience et d'intelligence. C'est précisément ici que la science arrive à un tournant fondamental car, à l'instar des grandes traditions spirituelles, certains de ses représentants laissent entrevoir que les processus matériels en général, et ceux du cerveau en particulier, pour reprendre l'exemple évoqué, seraient l'expression d'un ordre subtil fondamental. Ce n'est pas pour rien que dès la préface, Robert Linssen nous rappelle que Teilhard de Chardin considérait que le mot Matière devait être écrit avec un M majuscule. Dans cette nouvelle perspective, la totalité du monde tangible dérive d'une réalité insubstantielle imbriquée dans l' "holomouvement" (Bohm), c'est-à-dire dans un processus constant de repliement vers l'intérieur et de déploiement vers le tout.

L'univers ne serait pas une "grande machine", mais plutôt un "grand vivant" de structure organique s'apparentant à une sorte d'hologramme multidimensionnel. En d'autres termes, dans l'ordre holographique sous-jacent, l'univers tout entier est replié dans chaque partie et réciproquement. Le monde manifesté est lui-même structuré sur base de différents niveaux de réalité

et ils ne sont pas tous accessibles à la perception ordinaire.

L'univers holographique est perçu comme possédant un niveau plus profond où la matière, la conscience, le temps, l'espace tridimensionnel sont considérés comme des projections de cet ordre plus fondamental. Dans cette conception, les dualités observateur et chose observée, corps et esprit, matière et conscience, passé-présent-futur, n'ont plus vraiment de sens puisque les opposés sont l'expression d'une même réalité fondamentale. Dans l'ordre holographique sous-jacent, tout est enroulé et existe simultanément même si, à notre niveau de perception ordinaire, cela nous échappe. Ce qui précède est peut-être une ébauche d'explication des phénomènes dits paranormaux où la linéarité temporelle n'est plus respectée.

Dans son livre *Les enfants du verseau*, M. Fergusson dit à ce propos : « Pribram a suggéré que le cerveau peut décoder les traces mnémoniques enregistrées de la même manière que se dessine l'image codée par un hologramme dès que celui-ci vient à être frappé par un rayon laser (...) S'il est vrai que le cerveau fonctionne

selon un mode holographique par la transformation mathématique de fréquences provenant de l'extérieur, qui, dans le cerveau, interprète les hologrammes ? (...) Pribram songea que la réponse pouvait se trouver dans le domaine de la gestalt psychologie, théorie qui prétend que ce que nous percevons comme externe est la même chose que les processus cérébraux. »

« Il s'écria soudain : "Et si le monde était un hologramme ?" (...) D'autre part, selon Bohm, ce que nous voyons normalement est l'ordre des choses explicites, déployé, qui se déroule comme un film dont nous serions les spectateurs. Mais il existe un ordre sous-jacent, matrice de cette réalité de seconde génération. Cet autre ordre est implicite, replié (...) Les phénomènes émergents d'un autre ordre de l'univers, plus primordial. Bohm nomme ce phénomène l'holomouvement (...) Notre acte même d'objectivation, comme un microscope électronique, altère ce que nous avons l'espoir de voir (...) La vraie nature (des choses) est dans un autre ordre de réalité, une autre dimension où il n'y a pas d'objets (...) Il est venu à l'esprit de Pribram que le cerveau peut focaliser la réalité selon un mode comparable à des lentilles, au moyen de ses stratégies mathématiques. Ces transformations mathématiques

extraient des objets à partir de fréquences. Elles transforment le potentiel flou en son, couleur, toucher, odeur et goût. »

« En bref, la super théorie holographique affirme que notre cerveau construit mathématiquement une réalité en “dur” en interprétant des fréquences provenant d’une dimension qui transcende l’espace et le temps. Le cerveau est un hologramme interprétant un univers holographique. »

« Pribram suggère que les expériences transcendantales, les états mystiques, peuvent nous permettre d’avoir un accès occasionnel, mais direct, à ce domaine. »

Ce qui précède repose finalement sur le fait que plus la méthode scientifique s’est aventurée dans les profondeurs de la matière, plus la réalité, sur laquelle repose notre monde, est apparue fluide, évanescence, abstraite et singulièrement déconcertante. Ce monde quelque peu fantasmagorique est apparu comme l’expression des paradoxes et théories étranges de la physique quantique, laquelle est cette partie de la science qui s’occupe du comportement des particules atomiques.

Passons en revue quelques-unes de ces étrangetés.

LES PARTICULES. Elles sont à la fois des ondes et des corpuscules. C'est-à-dire que selon la méthode utilisée par l'observateur, elles se manifestent soit comme une onde, soit comme un corpuscule. Nous verrons, dans la suite de l'exposé, que l'approche de la théorie des quanta par D. Bohm est très différente de l'interprétation orthodoxe puisqu'il rejette l'idée qu'une particule possède une double nature ondulatoire et corpusculaire ainsi que l'indétermination des événements quantique.

LA NON SÉPARABILITÉ. Lorsque deux particules ont interagi dans un même atome – par exemple l'atome du positronium consiste en un seul électron combiné à son antiparticule (positron). Du fait de l'instabilité du système, l'électron et le positron s'annulent et l'atome se décompose en deux photons se déplaçant en direction opposée –, elles restent liées d'une certaine façon puisqu'elles réagissent, lorsque leurs angles de polarisation sont mesurés, de manière corrélée après leur séparation, et cela quelle que soit la distance qui les sépare.

EXPÉRIENCE DES FENTES DE YOUNG. Lorsqu'on projette un rayonnement lumineux monochromatique

sur un écran percé de deux fentes derrière lequel se trouve une plaque réceptrice, on constate qu'un photon se comporte différemment selon qu'on place ou non un détecteur à l'une des fentes et selon qu'une seule fente est ouverte ou les deux. Curieusement, il apparaît qu'une particule observée se comporte comme un corpuscule et, la même particule, si elle n'est pas observée, se comporte comme une onde.

LE SPIN. Le spin est le mouvement de rotation des particules élémentaires et, étrangement, cette rotation est parallèle à la direction choisie par l'expérimentateur.

La liste reprise ci-dessus est loin d'être exhaustive, mais je pense qu'elle nous invite à entrevoir à quel point notre vision ordinaire du monde n'est qu'une part infime de la totalité du réel. Les niveaux de réalité sont multiples et interconnectés.

*

Du point de vue philosophique, la théorie quantique pose des questions dépassant largement les compétences du simple bon sens. Ces surprenantes découvertes modifient profondément notre vision conven-

tionnelle du monde et notre compréhension de nous-mêmes ainsi que notre place dans l'univers.

À long terme, cela aboutira peut-être à une transformation radicale de notre façon de penser, à un changement profond de nos schémas conceptuels conduisant à une nouvelle méthode de pensée intégrée dans une perception holistique.

Dans son livre *La gnose de Princeton*, R. Ruyer disait : « L'univers matériel est une tapisserie vue à l'envers. L'univers n'est pas fait de choses matérielles ni d'énergies physiques. Il est fait entièrement de domaines de conscience, en participation avec un Domaine ou source fondamentale (...) La source cosmique ! »

Face à cette hypothèse, la science exclusivement matérialiste, mécaniste et réductionniste (l'orthodoxie établie) crie évidemment au scandale ! Cela n'empêche pas qu'il soit raisonnablement permis de douter que l'on puisse réduire le déploiement du vivant, et de ses mécanismes biologiques merveilleusement adaptés, à une sélection dans une série fortuite de variations toutes

produites par pur hasard, dont le hasard seul serait à la source de toute nouveauté, de toute création dans la biosphère. D'ailleurs le célèbre astrophysicien Hoyle n'hésite pas à affirmer que le hasard tend à détruire l'ordre et que l'intelligence se manifeste par l'agencement des choses et par la mise en place d'un ordre à partir du chaos. Hoyle pense que la complexité de la vie indique que l'univers est intelligent et que c'est cette intelligence, ou cette hiérarchie des intelligences, qui, la première, a façonné l'ordre dans la matière dont est née la vie (information relevée par Talbot dans son livre *Mysticisme et physique nouvelle*). À ce propos, il est encore intéressant de noter que, selon Bohm, tout dans l'univers est vivant au même titre que la conscience est implicite dans toute matière.

Il est encore permis de douter (tout en restant raisonnable) que l'on puisse réduire l'esprit et le comportement à des bases totalement matérialistes ; et au regard du bon sens, mais aussi des principes fondamentaux de l'explication scientifique de s'en remettre au "dieu hasard" ou à son contraire, au "dieu créateur" anthropomorphisé distinct de ses créatures pour tenter une explication de l'univers.

Les chapitres suivants tenteront de montrer que nos conceptions du monde et de nous-mêmes sont déterminées, pour une part très importante, par un schéma conceptuel très ancien remontant à la philosophie des atomistes grecs. Ce conditionnement représente une véritable camisole de force figeant notre esprit dans une vision exclusivement matérialiste et mécaniste.

Toute transformation de nos méthodes de penser n'est pas chose facile car tout retournement des schémas mentaux habituels, de nos systèmes de référence tacites, demande de notre part une réelle souplesse dans le processus de la pensée. C'est précisément cette souplesse, cet esprit de recherche, de mouvement dynamique de la pensée qui permet l'établissement de rapports nouveaux entre des éléments qui étaient jusque-là séparés dans la vision antérieure du monde.

Les différents schémas mentaux, ou systèmes de référence, obéissent à des règles au niveau du conscient et de l'inconscient et, quasi spontanément, ces règles deviennent des vérités absolues. Le libre jeu de l'intelligence appelle irrésistiblement une déstructuration des routines de l'habitude, des modèles antérieurs

manifestement périmés, des certitudes inflexibles, frappés au coin des conditionnements relevant d'une culture – aujourd'hui devenue la culture de référence – essentiellement matérialiste. Une attitude d'esprit par trop rationaliste enferme le mental dans le carcan d'une logique conventionnelle qui ne pourra jamais se dépasser elle-même, et, par-là, voir les limites inhérentes à toute méthode quelle qu'elle soit.

Dans son remarquable livre *La pierre philosophale*, D. Peat exprime cet aspect des choses : « La vie est la manifestation matérielle d'un flux créatif d'information cohérente. Cette information est active dans le sens où Bohm la définit, car elle lie les systèmes vivants en un tout cohérent et préserve leur bon fonctionnement. Lorsque l'information cesse de jouer ce rôle actif et perd sa cohérence, l'organisme se délabre et se décompose en ses constituants inanimés. L'entretien d'un flux créateur de signification s'avère d'une importance fondamentale, non seulement pour l'organisme humain, mais aussi pour la société dans son ensemble. La créativité n'est cependant pas l'apanage du vivant, elle anime la nature entière. »

Il est intéressant de noter qu'au niveau psychologique, nous assistons à un processus analogue. En effet, quand il y a rupture de communication entre la conscience individuelle et les contenus de la psyché, mais aussi les contenus de la réalité extérieure, le moi perd de sa cohérence et se délabre. Quand, au niveau de la conscience individuelle, l'information ne passe plus, quand les ponts relationnels sont brisés, le moi est extrêmement embrouillé, il fonctionne de manière déconnectée. Dans cette situation, la reconstruction des ponts relationnels est indispensable pour rétablir le passage de l'information au bénéfice d'une conscience individuelle cohérente, et porteuse de sens transpersonnel. C'est-à-dire le lieu de rencontre et de conjonction entre le monde intérieur et extérieur au-delà de l'opposition moi/non-moi.

4. LA SPIRITUALITÉ HUMAINE

Selon la métaphysique traditionnelle, porteuse du patrimoine de sagesse immémoriale de l'humanité, l'être humain peut au terme d'un "long voyage" intérieur s'éveiller à l'ultime Réalité : c'est l'homme réalisé, le "libéré vivant" dont nous parlent les grandes traditions spirituelles.

Libéré de quoi ? Simplement de la croyance d'être prioritairement une entité séparée, limitée et identifiée au corps-mental avec ses désirs, ses peurs, ses satisfactions, ses pensées, etc. Dans cet affranchissement, toutes les contradictions intérieures s'affaiblissent, la prison de l'ignorance commence à se fissurer, et l'être qui vit cela est sur le chemin de l'acceptation de la totalité de sa vie intérieure. Dans l'éveil à la réalité informelle de son être, en présence de la Conscience intemporelle, l'être humain subit de moins en moins le jeu contradictoire de l'affectivité et de la raison. Celles-ci sont simplifiées à leur fonction informative en vue d'assurer pratiquement l'existence formelle dans le monde relatif. Seul le Soi profond, la Conscience Pré-

sence est libre ; tout ce qui existe et tout ce qui se passe dans l'existence est soumis à la loi d'interconditionnement. Il n'est rien qui soit dans l'existence qui puisse être totalement libre car nous n'avons qu'une seule liberté, celle de comprendre afin de nous libérer de la prison de l'ignorance du rêve de la "condition séparée".

L'être humain – entièrement conditionné par le moi superficiel, par la croyance en une entité séparée avec ses désirs, ses peurs et ses pensées fondées sur le conditionnement de la dualité – à un mode de vie ancré solidement sur un fonctionnement partial et égotiste. Il est dès lors dans l'incapacité d'intégrer d'une façon cohérente toutes les variations d'une vie intérieure tantôt perturbée ou enjouée par les rencontres avec les conditions extérieures. Cet humain "inachevé" voit son moi superficiel comme la vérité absolue, il refuse en bloc tout ce qui contrarie le "je suis moi" ; et, enfermé dans la prison de l'ignorance, l'accès à la Conscience universelle est indéfiniment repoussé. Dans cette situation qui concerne la presque totalité du genre humain, l'affectivité et la raison sont isolées de leur vrai centre intégrateur. Soumises aux diktats du moi superficiel, ces deux fonctions entretiennent le plus souvent des

rapports conflictuels. Nous subissons les règles de jeu du conditionnement dualiste, car l'unité intérieure procède d'une instance supérieure : la Conscience universelle. C'est donc par défaut d'intégration, et par soumission au moi superficiel que nous vivons dans un état conflictuel où les forces qui habitent le moi existentiel s'affrontent dans l'incohérence, dans l'incompréhension et, par-dessus tout, dans la peur de la mort.

Une observation attentive du développement psychologique de l'enfant montre que, dans les premiers temps de son existence, il est exclusivement conscient de perceptions végétatives tels que la faim, la soif, le besoin de chaleur, de sommeil, etc. Ensuite, à l'attention portée aux messages endogènes se joignent des perceptions tournées vers le monde extérieur. Il se perçoit lui-même, il observe son corps en mouvement et progressivement, une image intériorisée du corps va prendre forme, c'est le schéma corporel. Celui-ci est, en quelque sorte, la vraie présence de soi-même dans le cerveau correspondant à la représentation cérébrale du corps. D'où l'importance que l'enfant soit, dans les premières années de son existence, confronté à la diversité constamment variable des circonstances extérieures. La notion de schéma corporel est intimement

liée à une multitude d'informations sensorielles ; elle s'édifie au cours de la jeune enfance et repose sur des expériences motrices spontanées par lesquelles l'enfant apprend à distinguer le corps du milieu environnant. C'est aussi la naissance du moi existentiel, c'est-à-dire de la conscience qu'il existe des choses distinctes de lui-même. La notion de schéma corporel est donc inséparable de la conscience primaire de soi, elle conditionne l'adaptation relativement adéquate aux circonstances extérieures. Cette adaptation, d'abord corporelle devient, par la suite, psychologique avec, à la clé, une image de soi fondée sur le regard des autres : c'est le début de l'amour-propre. Le moment est arrivé où l'enfant, qui vivait comme s'il était le principe de toute chose, remarque qu'il existe des choses en dehors de lui, parfois avec lui mais aussi contre lui. Dans ce dernier cas, il prend conscience que le monde extérieur peut être un obstacle douloureux qu'il veut rejeter ; et plus tard encore, tout ce qu'il veut rejeter sera mémorisé et étiqueté comme étant le non-moi. On ne sait pas comment le très jeune enfant vit l'épreuve pénible du non-moi ; ce qui paraît à nos yeux une futilité peut être vécu par lui comme une négation totale de son être ; il n'est donc peut-être pas exclu de penser qu'au contact

de l'adversité douloureuse de son entourage, il est mis en présence, sur le plan de l'émotion, d'un danger qu'il ne peut encore intégrer dans sa jeune conscience.

Le jeune enfant refuse automatiquement tout ce qui ne lui est pas directement bénéfique ; il est soumis inconditionnellement à sa partialité affective, tout procède chez lui du "principe de plaisir". C'est bien plus tard (vers sept ou huit ans) qu'une certaine forme d'intelligence impartiale fera doucement son apparition. Dans certaines circonstances, il pourra concevoir un bien différent que celui qu'il conçoit pour lui-même dans sa relation avec le non-moi. C'est aussi pendant cette période que le "principe de réalité" vient progressivement équilibrer le "principe de plaisir". Mais lorsque cette forme d'intelligence que nous avons nommée impartiale apparaît, la perception partielle du moi, par son antériorité chronologique, est déjà fortement structurée et les deux systèmes de pensée se contrarient mutuellement.

Nous sommes bâtis différemment, tant du point de vue physique que psychique, et cela impliquera une structure de caractère propre à chaque personne. Sans parler des circonstances de la vie qui guideront, stabiliseront,

amplifieront ou réduiront nos aptitudes propres. On trouve donc des individus chez qui les perceptions de l'abstrait et du général sont très faibles ; ils vivent et pensent dans un modèle solidement structuré sur des plans matériels et particuliers ; ils ramènent tout à eux-mêmes, à leur partialité égocentrée caractérisée par une volonté de pouvoir temporel. D'autre part, les individus chez qui les perceptions de l'abstrait et du général sont plus évidentes développent des pensées et actions à orientation universelle. Mais cela ne suffit pas à nous faire sortir de la prison de l'ignorance du moi superficiel. À ce stade nous sommes encore prisonniers du désir qu'a le moi de s'étendre à la totalité tout en restant conscient de lui en tant que distinct. Cet objectif est évidemment impossible, comment le moi qui s'affirme dans la durée pourrait vivre sur la "tête d'épingle" d'un présent éternel ? Le moi ne peut jamais triompher, absolument et instantanément, du non-moi ; car c'est le moi lui-même qui conditionne et entretient l'illusion de la séparation, la croyance en une entité séparée. Tout désir d'universalisation de soi renforce subtilement les conditions de captivité liées au processus du moi. L'individu n'étant pas libéré du moi superficiel, mais ayant pris conscience de son aspect illusoire, essaie de

devenir “raisonnable”, “bon philosophe” ; il se plie aux conditions limitantes de l’existence. Mais la partie partielle de l’être humain, celle qui s’est imposée dans les premières années de l’existence, ne peut accepter passivement cette forme de sacrifice devant les conditions douloureuses du destin. Dans le cas contraire, on peut présumer que le “bon philosophe” parvient à ses fins en créant mentalement un monde au sein duquel il est cette fois l’unique principe moteur. Cet homme refuse l’échec devant le non-moi et compense ce refus en s’enfonçant plus encore dans son monde illusoire. Le refus de l’échec est la preuve même qu’il n’accepte pas les conditions forcément limitées du moi superficiel ; il n’a pas encore compris à quel point il était l’otage de la croyance d’être une entité séparée.

Mais à partir d’ici, nous pouvons envisager que l’être humain, en devenant progressivement conscient de son état de captivité dans la prison de l’ignorance, crée des brèches dans les cloisons qui l’entourent pour laisser entrer la lumière de l’Être essentiel. Une société fondée sur la production et la consommation n’est pas propice à la spiritualité humaine et au développement d’un état d’esprit favorable à une réduction des hostilités des tous

ordres qui caractérisent notre époque. Cependant, la compréhension théorique que nous vivons dans la prison de l'ignorance peut progressivement se transformer en connaissance vécue de ce qui fait obstacle à l'humilité véritable, c'est-à-dire l'acceptation inconditionnelle de ce que le zen appelle la "nature propre". Tout continuera à fonctionner, mais tellement mieux dans cette condition de quiétude intérieure dépourvue de l'arrogance et de l'insuffisance d'être un moi séparé. Le travail peut durer un jour, dix ans ou toute une vie, mais peu importe dès que nous avons compris qu'au-delà de l'apparence éphémère des êtres et des choses, il y a l'Inconnu d'où rayonne la multiplicité phénoménale ; et que cet Inconnu, bien que nous ne puissions le connaître, nous pouvons le vivre puisqu'on fond, nous sommes Cela.

5. LA QUÊTE DU SENS

Il est fascinant de constater à quel point tout se tient dans la nature, tout interpénètre tout. Il est, en effet, impossible d'imaginer quoi que ce soit qui ait une existence totalement indépendante. Constatez comme l'air est respirable ; comme l'eau et le vin sont buvables ; comme le fruit est succulent quand il fond dans la bouche ; comme la nature de la femme et la nature de l'homme se suggèrent mutuellement, etc.

La nature dans sa totalité, impliquant une abondance de diversité, est un hymne spontané à la créativité sans cesse renouvelée dans un univers de processus interconnectés dont Jung (psychologue des profondeurs) et Pauli (physicien des profondeurs) eurent l'intuition géniale qu'ils consignèrent dans leurs travaux sur la synchronicité. Bien sûr cette vision n'est pas complètement nouvelle, Anaxagore – philosophe grec du Vème s. av. J.-C. – disait déjà : « Tout est dans tout. Un objet existe parce que tous les autres objets existent à la fois. En réalité nul être n'est engendré ni détruit mais se

trouve composé et dissocié à partir des êtres qui existent. »

Cependant, à notre niveau de perception, trop superficiel, nous sommes essentiellement sous l'influence de la pensée dominante caractérisée par la causalité classique comme explication de la nature. En d'autres termes, la structure du monde nous apparaît comme faite de choses, de formes, d'événements, distincts les uns des autres, soit, mais en plus nous ne constatons entre eux que des relations externes. La synchronicité évoquée précédemment, proposée comme processus fondamental d'ordre et de cohérence sur lequel repose le monde manifesté, est pour nous plus difficile à appréhender. Il est vrai que nous sommes conditionnés – et peut-être ce conditionnement est-il inné – à prendre pour argent comptant ce que les sens transmettent au cerveau d'où émerge une représentation fragmentée du monde. C'est-à-dire que les êtres et les choses, mais aussi les idées, semblent exister par eux-mêmes s'exécutant dans les limites des relations externes. Nous allons cependant essayer de comprendre qu'il est possible d'accomplir une transition favorable entre une vision mécanique de la nature (partiellement vraie), et

une vision organique où tout est lié par le sens (synchronicité), et qui constitue selon nous la réalité de base.

Dans la préface du livre de J. Moisset *Énigmatique coïncidence et unité du monde*, le professeur R. Dutheil dit : « Tous les phénomènes de l'univers, y compris nos propres existences, se présentent comme des séquences causales où la cause précède toujours l'effet (...) Un deuxième principe, qui lie les faits non par la cause mais par le sens et par l'analogie, existe cependant. En effet, nous constatons fréquemment, dans notre vie quotidienne, que certains phénomènes semblent s'assembler de manière non causale, suivant un sens mystérieux que nous déchiffrons avec peine, pour nous délivrer des messages, tantôt de la plus haute importance, tantôt sans grand intérêt en apparence... »

Il est intéressant de noter que le second principe évoqué par Dutheil est retenu par les traditions spirituelles et les sciences physiques les plus avancées, qui insistent sur l'unité et l'interdépendance de toute chose.

Les trois piliers du réductionnisme (ou les origines scientifiques de la fragmentation).

Le réductionnisme “dur” est une doctrine idéologique dérivant d’une certaine science selon laquelle un ensemble donné peut être réduit à la somme de ses parties constituantes. Transposé dans le contexte des activités humaines, le réductionnisme affirme que celles-ci peuvent être réduites aux réactions comportementales de certains animaux de laboratoire et ceux-ci, il n’y a qu’un pas à franchir, à un mécanisme biochimique complexe. L’être humain est en partie cela, mais aussi bien plus. Ce dont nous avons besoin, pour élargir notre compréhension de l’homme et de l’univers, c’est d’une vision intégrant les aspects valables du réductionnisme et de l’holisme. Ce qui précède est une caricature de la psychologie behavioriste. Mais sommes-nous parfois tellement éloignés de la doctrine quand nous voyons à quel point nous sommes manipulés par les slogans consuméristes, par les préjugés sociaux, etc. ? Une fois encore sachons que nous pouvons plus que cela. Plus que ce que dit J. B. Watson – maître fondateur de la doctrine – à propos de la création humaine : « Une question toute naturelle que l’on pose souvent est de savoir comment nous pouvons obtenir de nouvelles créations verbales comme un poème ou un brillant essai. La réponse est que nous les obtenons en manipulant des

mots, en les battant comme un jeu de cartes jusqu'à ce que l'on tombe sur une forme nouvelle (...) Tant que la création n'aura pas suscité admiration et approbation, chez lui et chez autrui, la manipulation ne sera pas achevée : c'est l'équivalent de la découverte de la nourriture par les rats... » (Extrait du livre de A. Koestler *Janus*).

Les pierres angulaires de l'orthodoxie réductionniste sont la physique classique, la théorie néodarwiniste et la psychologie behavioriste.

Sommairement, la première affirme que l'univers est une gigantesque machine faite d'une infinité d'objets séparés et constitués eux-mêmes de briques élémentaires (atomes, particules, etc.). La seconde affirme que le déploiement du vivant n'est pas autre chose qu'un processus de mutations fortuites retenues par la sélection naturelle. Enfin, la troisième prétend réduire l'esprit et le comportement à des bases totalement matérialistes, réduire le fait psychologique et l'invention originale au couple stimulus-réponse.

Analysons cette affirmation selon laquelle conscience et esprit sont des mots vides de sens car ils ne corres-

pondraient à rien de réel. Dans sa position la plus extrême, cette attitude doctrinale en vient à juger la créativité humaine comme un produit issu d'une série d'essais au hasard. Dans son livre *Janus*, A. Koestler, analysant les rapports entre réductionnisme et holisme dit : « Quand on dressait un rat à enfoncez un levier dans la boîte ou à sortir du labyrinthe, le mot “renforcement” avait un sens concret : son comportement étant récompensé ou non, le rat pouvait être effectivement conditionné par l'expérimentateur. Mais les héroïques efforts de Skinner à l'atelier du peintre en brandissant partout son “renforcement” le conduisent à des absurdités hilarantes. Seulement sa philosophie l'oblige à faire tout ce qu'il peut pour prouver que le comportement humain n'est pas autre chose qu'une forme raffinée de celui des rats. »

Remarquons que cette anecdote, transformée en modèle théorique, est à la fois risible et paradoxale : nous risquons d'être conscients qu'il n'y a pas de conscience ! Il faut prendre garde de ne pas se laisser abuser. Ce n'est pas parce que la conscience est dans l'impossibilité de s'observer directement elle-même –

sans devenir elle-même un objet de conscience – qu'elle n'existe pas !

Dans cette perspective, l'évolution culturelle et biologique est assujettie au même modèle explicatif qui se structure en deux temps : 1) séries d'essais au hasard, 2) gratifications sélectives. En d'autres termes, l'évolution biologique où, plus exactement, le déploiement du vivant serait le résultat d'une somme de mutations fortuites conservées par la sélection naturelle "récompensant" les plus aptes ; et le progrès culturel serait l'aboutissement d'une série d'essais au hasard s'achevant dans l'approbation et l'admiration. On peut admettre que le regard approbateur d'autrui puisse avoir un effet sur la motivation poussant l'individu vers l'avant ; mais cela n'a aucune valeur explicative pouvant éclairer d'une lumière nouvelle la créativité elle-même.

Le concept darwiniste de la sélection naturelle, ou ce qu'on appelle aussi la survivance des plus aptes est, en quelque sorte, l'homologue conceptuel, dans la théorie néodarwiniste, du "renforcement" behavioriste suscité par l'approbation et l'admiration.

Cependant, qui sont les plus aptes ? Sinon ceux qui durent le plus longtemps et pas tellement en tant qu'individu puisque, du point de vue de l'évolution des espèces, ce qui compte d'abord c'est la quantité de descendants que les individus peuvent produire durant leur vie. À juste titre, Von Bertalanffy, cité par Koestler dans son livre *Janus*, émet l'idée qui suit : « On voit mal pourquoi (dans le contexte darwiniste) l'évolution a jamais progressé au-delà du lapin, du hareng ou même de la bactérie, dont rien ne surpasse les capacités de reproduction. »

La sélection naturelle déterminerait donc la survivance des plus aptes et les plus aptes sont évidemment ceux qui ont le taux de reproduction le plus élevé. Cela est vrai en soi, mais c'est aussi la tautologie dans laquelle la théorie néodarwiniste ne cesse de tourner en rond en ne répondant pas à la question de savoir : qu'est-ce qui fait déployer des formes nouvelles de vie. Car finalement, si les mutations fortuites, isolées et espacées dans le temps, peuvent produire une étonnante variété de caractéristiques originales (du type long bec/court bec), elles n'expliquent pas à elles seules les grandes étapes ascendantes de l'évolution du vivant, l'apparition de formes nouvelles, etc. ; tout cela fondé sur un réajuste-

ment global de toute “l’information structure” de l’être vivant concerné, lequel est aussi sensible à l’information relative au milieu environnant. En d’autres termes, il ne s’agit pas seulement d’enlever la toison d’un singe pour en faire un homme, en supposant, a priori, que l’homme descend bien du singe.

Koestler, dans ce remarquable texte de synthèse qu’est *Janus*, donne un avis empli de bon sens et de lucidité : « La doctrine qui enseigne que l’assemblage de tous les changements requis a été dû à une série de coïncidences est un affront non seulement au bon sens mais aux principes fondamentaux de l’explication scientifique (...) Le progrès évolutionnaire suppose des changements simultanés et coordonnés (reliés par le sens) de tous les éléments pertinents de la structure et de la fonction de la holarchie (hiérarchie fonctionnelle) organique (...) Du point de vue méthodologique, il semble préférable de supposer que les “changements évolutionnaires” pénètrent dans les chromosomes d’un individu selon un processus inconnu parce qu’ils étaient utiles, plutôt que d’invoquer encore la pieuse formule darwinienne fondée sur des mutations fortuites sélectionnées ensuite par le milieu. »

Quelques mots sur “l’antériorité de la conscience et de l’intelligence”.

R. Ruyer disait volontiers que « tout organisme, comme toute forme individualisée, est à l’endroit, domaine de conscience ». Comment, en effet, imaginer qu’un organisme puisse être le résultat d’un processus d’où serait absente toute forme de conscience et d’intelligence. C’est un peu comme si on essayait de nous faire croire que l’avion qui va nous conduire de Bruxelles à New York est un pur produit du hasard ; comme si aucune information, aucune conscience ni intelligence n’étaient associées à sa mise en forme.²

² Il ne s’agit pas ici de pratiquer l’anthropomorphisme et de conclure naïvement qu’une intelligence cérébrale telle celle de l’être humain soit à l’origine de l’univers et de la vie. Je souhaite simplement mettre en avant que s’il est extravagant d’imaginer qu’un avion puisse être le produit d’un pur hasard, cela l’est a fortiori pour un organisme vivant infiniment plus complexe et, parmi ces organismes, celui de l’homme capable, grâce à son intelligence cérébrale, de créer des produits qui s’appellent ordinateur, centrale nucléaire, navette spatiale, etc. Cela n’implique pas non plus que tout est programmé et planifié, mais plutôt qu’une “conscience-énergie”, présente à tous les niveaux, peut, à partir de processus instables (instabilité créatrice), créer spontanément des ensembles ordonnés. Il semble que l’évolution biologique ne soit pas un “voyage organisé” soumis à un attracteur ponctuel (finalisme rigide) lui promettant un avenir ne laissant aucune place aux fluctuations inattendues et créatrices de formes nouvelles ; mais plutôt une aventure caractérisée par un dynamisme créateur stimulé par un échange d’informations ininterrompu avec le milieu, lequel est l’ensemble de l’univers.

Tout ce qui existe est relié par le sens dans une sorte de “conscience enveloppante” de la totalité. Une cellule, par exemple, est “conscience enveloppante” d’elle-même, de ses parties constituantes, elle est, en un sens, l’unité vivante et créatrice de tout l’organisme. Mais l’émergence de la différenciation et de la spécialisation, à partir des multipotentialités de l’ “information-structure” (l’aspect invisible de toute forme) de la cellule, est aussi dépendante de son environnement direct. Elle met alors son potentiel d’information en résonance avec une “conscience enveloppante” plus vaste qu’elle-même (l’organisme) et au sein de laquelle toutes les informations sont instantanément reliées par le sens. Ce qu’on pourrait appeler la “causalité formative” (l’information associée à la forme) relève d’une grande quantité d’unités d’information, lesquelles sont mises en ordre par une “conscience enveloppante” du tout. C’est précisément cette activité coordonnatrice globale qui rend possible une cohérence instantanée entre les divers niveaux de sous-ensembles relativement autonomes pour former l’organisme en tant que tout.

De l’atome à l’étoile, de l’étoile à la cellule, de la cellule à l’homme, il existe une unité dans le dépliement

de la matière et de la conscience. Le temps n'est plus à la notion aristotélicienne où matière terrestre et matière céleste étaient vues comme des choses de nature différente. L'origine de la vie et donc de l'être humain est intimement liée à l'histoire globale de l'univers. Force est alors de constater que le fait des relations est le principe fondamental d'où procède l'existence cohérente de tout l'univers et de la multitude phénoménale qui le constitue. Le sens de l'univers manifesté, sa direction "préférentielle" peut être assimilée à la direction relationnelle. Quoi qu'il se passe au sein de l'univers multidimensionnel, c'est-à-dire la totalité phénoménale, nous trouverons toujours un conditionnement relationnel caractérisant un principe de fonctionnement global.

Chaque instant manifesté est en quelque sorte une ouverture spatio-temporelle en pulsation créatrice continue à partir d'un niveau de réalité absolu en lequel toute chose est pour l'éternité. La création cosmique ne commence pas un jour pour cesser un autre jour car elle est d'instant en instant. Le temps est le présent éternel que nous confondons généralement avec la durée qui découle du passé, de l'instant présent et de l'avenir.

Tout est relié par le sens dans un “temps spatial” où tout est instantanément au sein d’une Conscience globale. L’idée de Dutheil, mais aussi de Bohm et Pribram, consiste à dire que le cerveau agit comme un filtre ne laissant passer qu’une petite partie de cette information pure et instantanée suivant des séquences causales qui procèdent de la durée et non du temps. Sans cette sensation d’écoulement, sans cette notion de durée que nous éprouvons à travers notre sentiment du “temps qui passe”, notre monde quotidien et nous-mêmes, en tant qu’événements historiques, n’existerions pas.

D. Bohm, dans son livre *La danse de l’esprit* dit : « Mon hypothèse est que l’holomouvement constitue la réalité de base et que les entités, objets, formes, etc., tels qu’on les voit d’habitude, sont des structures relativement stables, indépendantes, et autonomes de l’holomouvement, un peu comme un tourbillon est une structure dans le fluide en mouvement. L’ordre fondamental de ce mouvement est donc le repliement et le déploiement. Ainsi, nous observons l’univers sous l’angle d’un ordre nouveau, que j’appelle “l’ordre implié”, ou “l’ordre impliqué”. »

« Le mot “impliqué” signifie replié – en latin, plié vers l’intérieur. Dans l’ordre impliqué tout est plié dans tout. Mais il est important de noter ici que, en principe, l’univers tout entier est activement replié dans chaque partie par l’holomouvement, de même que l’est chacune de ses parties. Cela veut dire que l’activité dynamique – interne et externe – qui est fondamentale pour chaque partie, consiste à la base en ce repliement de tout le reste, l’univers entier y compris (...) En conséquence, nous rejetons ici l’idée mécaniste suivant laquelle c’est la relation externe qui est fondamentale. Bien sûr, ces relations restent réelles, mais elles n’ont plus qu’une signification secondaire (...) L’ordre du monde comme une structure de choses fondamentalement extérieures les unes aux autres, nous apparaît comme secondaire, et provenant d’un ordre implié plus profond. »

Le dernier paragraphe de cette citation du physicien D. Bohm évoque un parallèle intéressant avec la métaphysique traditionnelle. Ce que Bohm appelle les “relations externes” s’apparente à ce que la métaphysique traditionnelle nomme les “actions phénoménales” ; celles-ci existent bien mais seulement comme des apparitions éphémères. D’autre part l’holomouvement de

Bohm est certainement très proche de la notion de Totalité cosmique Une évoquée par la métaphysique traditionnelle ; cette Totalité cosmique, au même titre que l'holomouvement, ne commence pas un jour pour finir un autre jour, elle est éternellement présente. Seules les actions phénoménales (dont nous sommes), ou les relations externes évoquées par Bohm, puisqu'elles procèdent de la durée commencent un jour pour finir un autre jour. Selon la métaphysique traditionnelle, la Totalité cosmique est de la même nature que le principe absolu dont elle est la manifestation, cette Totalité Une est l'éternel présent ; une fois encore, seules les actions phénoménales considérées individuellement commencent et finissent un jour.

6. AU-DELÀ DE LA FRAGMENTATION

Dans le chapitre précédent, j'ai émis des idées cent fois évoquées dans la très vaste littérature traitant des questions sur l'évolution de la vie. Il m'a semblé qu'il n'était pas inutile d'en faire une très sommaire rétrospective pour comprendre comment, à force de réduire le tout à la somme des parties, on en est arrivé à introduire dans l'ambiance de notre temps une vision du monde fragmentée. Ce découpage de l'univers, mais aussi de l'humanité, en une structure de choses, de formes, d'événements séparés les uns des autres, quoiqu'en relation externe, conduit à nous concevoir de plus en plus comme des entités séparées. Il est évident que cette façon de voir le monde crée sa (propre) fragmentation où tout ce qui existe est réduit à une abstraction fondée sur les différences singulières et les indépendances relatives. Cette vision séparatrice engendre dans les faits des situations incohérentes, des conflits et l'incompréhension réciproque. La méthode analytique n'est pas en soi mauvaise, mais elle l'est devenue dès l'instant où elle a été considérée comme la seule référence valable. Spécialisation et généralisation, analyse

et synthèse, réductionnisme et holisme, raison et intuition sont les moyens complémentaires de toute recherche. Si l'analyse des parties est exempte de rigidité excessive, on évite alors la fragmentation au bénéfice d'une perception intelligente et mouvante mettant en relation constructive et intelligible la partie et le tout. C'est d'ailleurs comme cela que fonctionne la nature. Cette prise de conscience étant la base même de toute démarche écologique.

L'humanité, par exemple, est constituée d'individus, de communautés, de nations, de races, de régions climatiques, de caractéristiques géographiques, etc., tous différents les uns des autres. Cependant, bien que l'humanité soit un tout indivisible caractérisé par l'interdépendance de toutes les parties, il est navrant de voir à quel point on accorde une importance excessive aux distinctions entre les différentes communautés, nations, professions, croyances, habitudes culturelles, etc. Cette vision séparatrice tend à faire fonctionner chaque entité pour son seul propre compte, sans prendre en considération les liens intimes (c'est-à-dire autres que seulement externes) reliant chaque structure à un ensemble plus vaste.

Dans son livre *La danse de l'esprit*, Bohm dit : « La fragmentation est donc une attitude mentale qui prédispose l'esprit à voir les séparations entre les choses comme absolues et définitives plutôt que comme le résultat d'un mode de pensée n'ayant qu'une utilité et une validité relatives et limitées. Il s'ensuit par conséquent une tendance générale à compartimenter les choses d'une façon inadéquate et erronée à partir de notre façon de penser. Ce qui est à l'évidence et en soi destructeur. »

L'obsession d'une croissance économique illimitée est encore un exemple, parmi d'autres, des conséquences destructrices, à long terme, d'une vision fragmentaire s'appliquant de manière excessive dans les secteurs de la production et de la consommation. L'incohérence et le désordre relevant de cette absence de perception globale ou holistique est de plus en plus manifeste : pollution croissante, exploitation démesurée des ressources naturelles, surpopulation, technologie militaire effrayante, solitude au sein des grandes cités, etc., Le monde moderne est fondé sur le "produire plus", sur l'"avoir plus", sur le "consommer plus". Cette avidité du profit gouverne le monde et influence les besoins du

consommateur, comme si nous avions oublié que “les arbres ne grandissent pas jusqu’au ciel”. Le cercle est ainsi bouclé, sans voie d’issue, sinon celle qui consiste à sortir du cercle lui-même en voyant clairement que notre obsession de l’ “avoir plus” conduit à la destruction de l’humanité. Nous avons suggéré que l’humanité est fondamentalement interdépendante et inter-reliée dans toutes ses parties, mais que notre vision du monde et de nous-même suscite la fragmentation et l’esprit du “chacun pour soi”. Pour changer de civilisation, il est obligatoire de modifier nos modèles, de consentir à écouter notre être profond, et à cesser d’accorder une primauté excessive à la distinction sans tenir compte que tout interpénètre tout.

La théorie des ensembles met en avant que tout phénomène est constitué de sous-ensembles qu’il est impossible de séparer radicalement les uns des autres sans mettre en péril la structure globale. D’ailleurs, les sciences de la vie et la physique quantique-relativiste, ou théorie quantique des champs, suggèrent que la fragmentation n’existe pas, ni dans la réalité primordiale ni dans la réalité globale. Chaque événement est en quelque sorte plongé dans un champ dynamique ou

l'énergie et l'information sont unes. Les différents processus sont liés entre eux comme un tout cohérent, et cet aspect des choses est observable à tous les niveaux de la réalité, et est donc actif aussi au sein de la société humaine dans son ensemble. Tous les problèmes que nous connaissons sont les reflets d'un dysfonctionnement lié au fait que chaque entité tend à vouloir fonctionner selon ses propres modèles au préjudice d'une vision globale. Celle-ci met en avant la priorité du fait des relations sur la séparation directement impliquée par les croyances multiples qui conditionnent rigide-ment les individus et les groupes auxquels ils se rallient.

Il est certainement utile de modifier les cadres extérieurs de nos institutions, mais pour que ce changement soit réellement efficient, il doit être associé à une modification, en profondeur, dans la structure de caractère de l'individu. Ce changement radical est une transformation de notre représentation de la réalité unie à une perception lucide de nos peurs, de nos croyances, de nos émotions, etc. Cette double approche est nécessaire pour comprendre les forces qui déterminent les idées directrices qui font l'histoire de l'humanité depuis des

millénaires d'ignorance. La connaissance de soi est incontournable, sans quoi les changements s'apparentent à des modifications de surface et, très vite, les anciens schémas de la vision séparatrice referont surface.

Le besoin de dominer, de contrôler, d'avoir plus, est l'aspect visible d'une peur profonde, d'une peur enfouie dans nos schémas émotionnels et non intégrée dans la lucidité de la conscience. Il nous faut repenser l'intelligence d'où peut germer une compréhension constructive, cohérente et utile de notre vie. Dans ce contexte, l'éducation n'est plus conçue comme un système créant de toutes pièces l'intelligence par l'accumulation des connaissances, mais comme un système pédagogique dont l'objectif est de susciter inlassablement la compréhension de notre condition en tant qu'être humain. Il s'agit d'appréhender la vie dans son ensemble et de comprendre les conditionnements qui nous déterminent afin de nous structurer prioritairement autour de l'être.

Notre cerveau est un "réceptacle" d'informations saisies d'instant en instant par la conscience. Toutes les informations qui tendent par leur propre rigidité à exclure les autres indications repoussent le libre jeu de

l'intelligence, c'est-à-dire la mise en relation des différents points de vue. Le cerveau est doté de zones associatives d'où procède la possibilité de réunir des données complémentaires à propos des circonstances, intérieures et extérieures, de notre vécu. Nous pouvons donc avancer l'idée qu'une structure est d'autant plus cohérente que l'information circule bien. Dans ce cas, nous pouvons avancer l'idée que le rôle de l'intelligence, à l'œuvre dans tout l'univers, est de relier instantanément chaque partie à l'ensemble. Cependant, notre conscience conditionnée par une vision superficielle considérée comme totalement vraie, car fondée sur la croyance "naturelle" que nous sommes des entités séparées³, ne voit pas que toute chose s'intègre dans un jeu complexe de relations et ainsi se crée l'idée fausse que la fragmentation est réelle.

La Conscience est Cela qui contient d'instant en instant l'information. Ce qu'on appelle communément la conscience de soi, c'est la conscience d'être un moi distinct

³ Le jeune enfant n'étant pas doué d'intellect, il est impossible et "anti naturel" de lui inculquer l'idée qu'il n'est pas son corps, qu'il n'est pas ses émotions, qu'il n'est pas ses pensées. L'enseignement métaphysique juste ne peut se passer de l'intellect, pour autant que celui-ci ne soit pas d'emblée corrompu par la partialité primaire du mental.

en face des autres et du monde. Le cerveau est le collecteur des informations internes et externes, cependant que la Conscience est Cela qui connaît. On peut alors parler de conscience-information, c'est-à-dire d'images, de pensées, de sensations, d'émotions, intelligibles. Chaque fois que nous prenons conscience d'un objet, ou plus exactement de l'image d'un objet, nous créons, ou plutôt cela se crée en nous, une transition entre l'information captée par le cerveau et l'expérience consciente.

Dans son livre *L'homme superlumineux*, le professeur Dutheil dit : « Les couleurs n'ont en fait aucune réalité, aucune existence objective. La couleur n'est qu'une longueur d'onde ; c'est notre cerveau qui crée la sensation de couleur. Notre cerveau ou notre conscience ? (...) À la base, il doit y avoir un flux de lumière, c'est-à-dire de photons, qui agit sur la rétine. Il doit toucher à l'intérieur de la rétine des cellules appelées cônes qui renferment des pigments à trois longueurs d'onde dont le mélange permet de reproduire toutes les couleurs (...) Mais il ne suffit pas que la lumière frappe les petits cônes. Il faut ensuite qu'aient lieu certaines réactions photochimiques et qu'on code comme dans un ordina-

teur les paramètres physiques définissant la couleur perçue (intensité, longueur d'onde, composition spectrale). Le message est transmis par l'intermédiaire d'impulsions électriques à travers une chaîne de neurones jusqu'au cortex,... provoquant une activité électrique. Une fraction de seconde plus tard, nous percevons la sensation. C'est une fraction de trop. Comme dans le chapeau d'un prestidigitateur, une opération magique a eu lieu. Avant, on a une longueur d'onde et une activité électrique, après, on a une sensation... »

« (...) Les sensations ne sont pas des grandeurs physiques, elles échappent à la mesure. Entre le moment où apparaît une activité électrique sur le cortex et le moment où le sujet éprouve une sensation, il y a discontinuité. Tout se passe comme si la sensation était inexplicable en termes de physique classique. Elle n'appartient pas à notre espace-temps... »

« (...) La clé de l'énigme est sans doute là. La sensation est vraisemblablement déterminée par la conscience, comme la mesure au niveau quantique. Elle appartiendrait à l'espace de la conscience et non à notre espace-temps classique. Elle appartiendrait simultanément, synchroniquement, au moment précis de la production d'une activité électrique sur le cortex (...) subitement,

on passe de l'espace physique aux grandeurs mesurables, à un espace subjectif, intérieur, qu'on peut identifier à celui de la conscience. »

« La conscience est la seule localisation possible pour les sensations. Le cortex cérébral ne serait qu'un relais et non le stade ultime de la sensation comme le croient encore nombre de physiologistes. »

L'expérience consciente s'apparente à un reflet, dans un autre espace-temps que celui qui nous est commun, de la matière nous pénétrant sous forme de stimuli physiques extérieurs quantifiables, pour finalement "basculer" dans la sensation consciente qui, elle, ne peut être mesurée. Le monde dont nous faisons l'expérience est l'aspect sensation-conscience d'un autre aspect qui est le monde extérieur qualifié généralement de "réel". La Totalité n'est donc ni conscience ni matière, elle est les deux sans être ni l'un ni l'autre en particulier.

Du point de vue de l'enseignement métaphysique, nous pouvons évoquer ce qui suit : Dieu se concevant lui-même est principe actif : conscience ; Dieu conçu par lui-même est principe passif : matière ; Dieu Conscience absolue est principe absolu. Sachant qu'un principe d'identité unit ces trois aspects qui n'en font

qu'un, mais que notre langage discriminatif sépare pour tenter d'expliquer l'origine nouménale de la Totalité cosmique Une. Sachant encore que le même principe d'identité unit l'origine nouménale et la Totalité Une cosmique. La métaphysique traditionnelle, science sacrée de ce qui est au-delà du physique, et symbole du patrimoine de sagesse immémoriale de l'humanité est fondée sur la trilogie nouménale qui est composée du Principe absolu et de ses aspects actif et passif. Le Principe absolu est Un, et en lui sont réunis ces trois notions : Principe absolu, aspect actif, aspect passif. Cela est possible car Il est cause de Lui-même (actif), causé par Lui-même (passif) et donc cause absolue. Cette triade divine est aussi énergie absolue et virtuellement, donc nécessairement, créative d'où la manifestation du cosmos comme un tout indivisible. Cette Totalité cosmique est une manifestation directe du Principe absolu qui se manifeste comme un tout car c'est dans sa nature de le faire ; il ne s'agit pas d'un désir, Dieu ne désire rien puisqu'il est le tout ! Dans cette vision, il n'y a pas de séparation entre le mouvement de création pure issu de la trilogie nouménale et le cosmos dans son ensemble. Les entités séparées en apparence ont, du point de vue de la durée, un début et une fin mais le cosmos

dans son ensemble échappe à cette dualité temporelle. Pourquoi, en effet, la trilogie nouménale, créerait un jour et, un autre jour, cesserait de créer ? La psychologie humaine n'est pas la psychologie divine ! Dieu est aussi Amour infini, Il unit les trois notions évoquées précédemment : le Principe absolu et ses aspects actif et passif, d'où l'énergie infinie de la trilogie nouménale active dans le cosmos comme Totalité indivise et intemporelle.

Nous pourrions parler longuement de ces questions de métaphysique traditionnelle et surtout, point le plus important pour l'être humain, de la possibilité de passé de la connaissance intellectuelle à la connaissance vécue. Pour ma part, je ne ressens pas le besoin de pratiquer une discipline particulière, sinon de libérer le mental de ses fixations afin de favoriser l'éveil de l'intelligence indépendante, et de se libérer des opinions illusives.

Revenons à notre cerveau, et sans conteste il est l'instrument d'une forme de conscience qui est perception des éléments matériels d'information du monde extérieur. Au niveau des structures, des formes, des organismes, etc., la conscience s'apparente, d'une part, à la "perception" non cérébrale qu'a chaque structure

individualisée de ses données propres permettant à chaque entité de s'auto-structurer (principe actif-passif) ; et, d'autre part, la possibilité, variable d'une structure à l'autre, de saisir de l'information du milieu. Quand des stimuli physiques extérieurs pénètrent notre structure nerveuse pour "basculer" au niveau du cortex dans l'univers sensation-conscience, on peut supposer que le monde extérieur bascule dans l'univers de la conscience pour l'enrichir, sous forme de mémoire (le monde intérieur), et se déployer à nouveau. C'est le flux et le reflux de l'holomouvement du physicien D. Bohm.

Dans son livre *La création de conscience*, E. Edinger décrit le rêve qu'une femme lui contait : deux personnages étaient mis en scène sous les traits d'un père et d'un fils ; chaque fois que le fils volait un secret (accroissement de connaissance), il était enseveli dans la terre. Edinger nous montre que le rêve indique la nécessité du processus et de son caractère répétitif ; que père et fils participent pour l'éternité à un drame cyclique de vol (accroissement de connaissance), d'enterrement (la connaissance est potentialisée), de résurrection (redéploiement vers le monde extérieur). Les parenthèses

sont mon interprétation, mais il est intéressant de noter la correspondance entre la théorie de Bohm qui suppose un flux continu de repliement vers l'intérieur et de déploiement vers le tout et, dans le rêve, l'enterrement symbolique du secret volé, peut-être seulement emprunté, puisqu'il ressuscite au sein d'un processus cyclique, pour l'éternité.

Ce serait toutefois un préjugé de penser que le cerveau humain soit le plus apte à saisir de l'information du milieu. La physique quantique a montré qu'au niveau des particules élémentaires, l'information circulante est non locale, de type holographique, donc infiniment plus vaste que ce dont nous sommes ordinairement conscients par l'intermédiaire des informations dépendantes de l'instrument cérébral.

Le chimiste anglais bien connu, Lovelock, suggère que la Terre tout entière fonctionne comme un seul organisme vivant. Il pense que toute vie sur Terre travaille de concert et maintient la stabilité de son environnement. En d'autres termes, le climat, les composés chimiques de l'atmosphère, la biodiversité, etc., sont dépendants d'une information globale qui nous concerne

tous. Dans ces conditions, il est très difficile d'établir une nette distinction entre vie et non-vie tant tout sur Terre est imbriqué de façon si complexe. De l'avis de D. Bohm, les distinctions entre vie et non-vie ne sont que des abstractions. Pour lui, tout dans l'univers est vivant au même titre que la conscience est implicite dans toute matière. L'intelligence serait cette capacité, innée à toute structure, de relier la partie qu'elle est provisoirement avec le tout, faute de quoi il n'y a pas d'existence possible. Il nous faut prendre garde de ne pas confondre différence et identité. Nous sommes tous différents mais aussi nous sommes un ; un principe identitaire unit tous les êtres et toutes les choses entre eux, au sens où le mystique chrétien Eckhart affirmait que « quand un homme voit tout en tout, alors il est au-dessus de la simple compréhension ».

Le physicien D. Peat qui connaît bien les théories de D. Bohm pour avoir travaillé avec lui sur des textes communs, dit dans son livre *L'univers miroir* : « Les hommes de science croient que la conscience n'est rien de plus que de la matière – un phénomène électrochimique. La théorie de Bohm résout ingénieusement ce paradoxe. »

« D'abord, comme le montre le modèle holographique, la lumière, l'électromagnétisme, le son, toutes les énergies, contiennent enfouis en eux, dans chaque région de l'espace, des informations concernant l'univers tout entier. Ainsi, quand ces énergies pénètrent dans la conscience par les organes des sens, la conscience est elle confrontée à chaque instant au tout. Elle est (ainsi que la perception) le tout. En outre, comme le pose l'hypothèse de Pribram, ces énergies sont traduites par l'appareillage sensoriel et enregistrées dans le cerveau de manière holographique. »

« Ensuite, le cerveau et le mécanisme sensoriel étant eux-mêmes composés de matière, laquelle est aussi des ondes, les matériaux et le processus même du cerveau sont une empreinte holographique du tout. L'ordre de la conscience et l'ordre de la matière, l'observateur et l'observé, sont donc l'un comme l'autre des projections et des expressions de l'ordre implicite dans lequel tous deux ne font qu'un. Chacun est un miroir se reflétant lui-même. L'esprit est une forme subtile de la matière, la matière est une forme grossière de l'esprit. »

Le tourbillon est un phénomène très instructif, il est une forme singulière et insolite en mouvement, se distin-

quant provisoirement du cours d'eau, mais sans jamais pouvoir en être indépendant. Le particulier émerge d'un processus d'intégration qui le dépasse et l'englobe. Quand chez l'être humain, comme c'est généralement le cas, la conscience vécue de l'unité cosmique fait défaut, la croyance d'être une entité séparée prend une place excessivement prédominante. Aussi longtemps que l'individu sera incapable de distinguer l'énorme disparité entre identité et différence, la vision fragmentée n'aura de cesse. Le bon sens, ou l'esprit rationnel, élabore des structures, ou règles, qui définissent ensuite ce qui sera accepté comme vrai ou faux. **L'esprit projette sa vision personnelle du monde sur le monde réel.** Cela dure jusqu'au jour où l'esprit rationnel, poussé à ses limites, finit par céder devant l'évidence que toute vision du monde ne procède pas exclusivement du monde réel mais aussi de notre propre cerveau.

Personne ne peut dire si l'être humain est bon par nature. Nous savons par contre qu'il est possible de créer les conditions favorables (c'est-à-dire conditionné) à des comportements bons, attentifs, utiles pour le plus grand nombre. Mais il est aussi possible de créer les

conditions qui pousseront à des comportements mauvais, destructeurs, nuisibles pour le plus grand nombre. Il existe une troisième voie : créer les conditions favorables à l'épanouissement spirituel de l'être humain qui introduirait, dans l'éducation, un enseignement juste procédant de la métaphysique traditionnelle. Un enseignement juste serait celui qui s'adresse autant à la raison qu'à l'intuition, et dont l'objectif serait d'écarter les opinions illusives. Celle d'où découlent toutes les autres est sans doute notre incapacité congénitale à voir la différence entre le moi existentiel et le Soi nouménal. Cette carence nourrit la confusion entre identité et différence. Dans ces conditions, nous restons forcément otages de nos croyances. Dans les profondeurs de l'être réside le Moi suprême, l'Être essentiel qui est un avec le principe de l'univers et par lui à la Totalité cosmique. Mais tant que nous vivons dans la prison de l'ignorance, et que nous sommes incapables de voir à quel point nous sommes séparés de notre Moi réel, nous sommes inconscients de notre identité avec le tout de l'univers. Et nous restons captifs des habitudes de penser logiquement selon les règles du dualisme. Seul l'Être essentiel, uni au principe de l'univers et à son unité globale, est en amont de tout dualisme.

7. LE PASSAGE VERS UNE VISION GLOBALE

Le holisme est un terme forgé par Jan Smuts dans les années 20, à partir du grec *holos* qui signifie “tout”, “entier”. En d’autres termes, il implique l’idée générale que “le tout est plus que la somme des parties”.

Arthur Koestler, dans les années 60, a forgé le mot *holon* à partir, lui aussi, du grec *holos* auquel il a adjoint le suffixe *on* désignant une particule, une partie. Il a été amené à créer ce nouveau mot car, très vite, il s’est rendu compte que le réductionnisme et son contraire, le holisme, étaient des complémentaires et qu’il fallait donc intégrer les aspects valables de ces deux méthodes.

Si nous observons une cellule, nous constatons qu’elle se comporte comme un tout par rapport à ses constituants (organites) et qu’elle est, d’un autre point de vue, une partie d’un ensemble plus vaste (les tissus cellulaires), et ainsi de suite. Cet exemple montre que l’analyse vers le “bas” et la synthèse vers le “haut” ne prennent jamais fin car la “limite” n’existe pas (les limites étant une vue de l’esprit). Les physiciens n’ont pas découvert l’ultime matériau de l’univers, et les as-

trophysiciens discutent encore sur le fait de savoir si l'univers est fini ou infini, ou encore s'il existe des univers multiples. À propos de l'ultime matériau de l'univers, on peut supposer qu'il n'existe pas puisque toutes les particules semblent être potentiellement des combinaisons différentes d'autres particules. Chacune ayant une certaine probabilité d'apparition. Comme le suggérait le physicien Heisenberg, un des fondateurs de la physique quantique, le monde ressemble à un tissu complexe d'événements, où les liaisons de tous genres alternent, se chevauchent ou se combinent, déterminant ainsi la texture de l'ensemble. L'univers est fractal : chaque partie, aussi petite soit-elle, est un processus-structure complexe.

Dans les années 50, Ludwig Von Bertalanffy développa sa théorie générale des systèmes. Dans cette approche, chaque structure de choses, d'événements, de formes – de l'atome d'hydrogène jusqu'aux galaxies les plus lointaines – est un processus se comportant comme un holon qui, à l'instar du dieu Janus que nous avons déjà évoqué, a deux faces regardant en direction opposée. L'une est tournée vers les niveaux “inférieurs” et manifeste les tendances assertives qui caractérisent

l'activité dynamique d'un tout relativement autonome. L'autre est tournée vers les niveaux "supérieurs", elle manifeste les tendances intégratives, caractérisant l'activité participative d'un ensemble donné. Tendances assertives et intégratives sont en réalité les faces opposées et complémentaires de toutes structures. Chaque structure possède une relative autonomie puisqu'elle est l'expression d'une totalité qui intègre d'autres sous-ensembles (tendance assertive). Mais, en même temps, chacune de ces structures, assumant des fonctions différentes, ne peut exprimer ses propriétés singulières, ses différences, qu'en s'intégrant dans un autre ensemble de complexité croissante qui l'englobe et la met en relation, par l'information circulante, avec les autres holons partageant avec elle la même super-totalité. Nous trouvons dans la théorie générale des systèmes les bases de ce qui deviendra plus tard la vision holistique ou holographique de l'univers.

Le biologiste Sheldrake suggère l'existence en morphogenèse d'un champ inconnu, qu'il nomma "champ morphogénétique". Sheldrake explique que les champs morphiques sont produits et fixés par résonance morphique d'unités morphiques semblables antérieures, ayant été soumises à l'influence du champ du même

type. Nous retrouvons, ici encore, la notion de “champ d’information” contenant une mémoire cumulative et tendant à devenir de plus en plus habituelle. Et, comme dans le cas d’un hologramme, il semble que les organismes vivants possèdent une intéressante propriété d’ensemble. Sheldrake pense que l’ADN contient bien des recettes codées de toutes les protéines des organismes vivants, mais dire que l’ADN contient le code total et global d’un organisme équivaut, pour lui, à exécuter un saut conceptuel indu. La science n’a pas encore découvert ce qui pousse ce code à prendre les décisions qu’il semble prendre et reste aussi ignorante sur la question de savoir comment une cellule connaît sa destinée. En d’autres termes, comment, par exemple, une cellule du cœur – ayant le même ADN que toutes les autres cellules de l’organisme en formation – peut-elle déchiffrer, sur l’ADN, la seule information qui lui indique de quelle façon devenir une cellule du cœur ?

Dans le modèle holographique appliqué à l’univers dans son ensemble, le temps et l’espace ne sont plus considérés comme des principes fondamentaux. Les notions de séparation, de localisation spatio-temporelle, sont les expressions manifestées d’un niveau de réalité

plus fondamental. Dans ce super-hologramme de l'univers, la totalité des possibles, potentiels et actuels, passés, présent et à venir, coexistent. Bohm émet l'hypothèse que le passé, le présent et le futur sont comme enroulés et existent simultanément. Le tissu matriciel de l'univers manifesté ou actualisé consiste en un arrangement fonctionnel et cohérent d'un ensemble de possibles potentiels mais non actuels. Ce tissu matriciel, par cette tendance à s'actualiser, est sûrement marqué par la flèche du temps, donc ses possibles évoluent ; mais, en tant qu'ils ne sont pas actualisés, les possibles peuvent potentiellement coexister car la flèche du temps est elle-même potentielle et non actuelle. C'est un peu comme dans un rêve où divers personnages coexistent : un enfant, un adolescent et un adulte. Ils symbolisent des époques différentes, dans la vie d'une même personne, que le rêve peut réunir simultanément car sa flèche du temps est potentielle et non actuelle.

Thomas Kuhn, un physicien devenu historien, émit l'idée géniale – et cela à l'encontre de la conception classique de la science – que les théories majeures, ou nouveaux paradigmes, sont pareilles à des lunettes que les scientifiques mettent afin de résoudre des

“énigmes”. Une nouvelle génération d’hommes de science portent les nouvelles lunettes et acceptent la nouvelle vision comme naturelle ou “vraie” pendant que d’autres continuent à s’accrocher aux anciennes valeurs. Beaucoup de théories scientifiques sont plus incomplètes que fausses en soi. Elles demandent à être intégrées dans une vision nouvelle. Par exemple, à l’heure actuelle, il convient de penser que la dynamique newtonienne, par rapport aux objets très petits et aux objets hyperdenses, a dû céder la place, pour traiter ces phénomènes, à la mécanique quantique et à la dynamique relativiste. Dans la perspective de la physique quantique, l’univers est un tissu d’interrelations dont chaque partie n’est définie qu’en fonction de ses liaisons avec l’ensemble ; la relativité a mis en avant le caractère dynamique du cosmos, la masse, l’espace et le temps ne sont pas des facteurs absolus, ils s’intègrent dans un tout dont la véritable essence est le mouvement.

La physique moderne ne condamne pas définitivement le paradigme newtonien, que d’ailleurs nous utilisons toujours, mais elle le complète et l’intègre dans une vision plus large. Rappelez-vous dans les premiers cha-

pitres, en psychologie, les problèmes les plus importants ne peuvent pas être résolus, mais uniquement dépassés et aussi intégrés dans une représentation plus vaste. Pendant trois cents ans, la science occidentale a décrit l'univers comme une immense mécanique à existence indépendante, et qui peut s'expliquer dans son fondement comme un immense système matériel régi par des chaînes de causes et d'effets. Dans ce contexte, le cosmos est vu comme un assemblage complexe de "blocs de construction" fondamentaux en relation externe. Nous sommes là en présence d'un modèle de l'univers mécanique fondé sur le postulat que de l'histoire du développement de la matière découlent des "sous-produits" occasionnels. En effet, à l'échelle de l'univers entier, la vie, la conscience et l'intelligence sont présentées comme des épiphénomènes d'une matière foncièrement passive et inerte. Ce modèle scientifique du monde a cru que la perception sensorielle, associée à des instruments expérimentaux (y compris les mathématiques), renvoie à la réalité objective. Il est aussi intéressant de mettre en avant que, selon la physique classique, l'espace est considéré comme "vide" ; cependant, selon les calculs de D. Bohm, chaque centimètre cube d'espace que nous discernons et sentons à

travers nos sens comme du vide renferme plus d'énergie que ce qu'on pourrait découvrir dans toute la matière de l'univers connu. Ceci implique que l'univers tel que nous l'expérimentons n'est qu'un pli dans cet immense océan d'énergie cosmique.

Nous sommes maintenant mieux avertis pour comprendre comment l'approche exclusivement réductionniste et mécaniste, consistant à expliquer le tout par la somme des parties, donna naissance à une conception dualiste opposant l'esprit à la matière, le moi au monde, le sujet à l'objet, etc. Dès lors, il n'y eut qu'un pas à franchir pour nous cataloguer comme des ego isolés dans le contexte dualistique moi/non-moi. Ainsi apparut la croyance que nous pouvions avoir une connaissance totalement objective de l'univers (positivisme radical) indépendante de la conscience observatrice. La physique moderne conduit des expériences dans le monde des particules élémentaires mettant en évidence que l'acte de mesure détermine irréversiblement le phénomène observé. Celui-ci est un événement qui se passe à la périphérie de l'observateur et de l'observé, c'est-à-dire qu'il inclut les deux dans l'instant présent.

La physique quantique et la relativité – et plus encore le modèle de David Bohm qui procède de la science (positivisme modéré), de la philosophie (épistémologie) et de la métaphysique (intuition intellectuelle) – impliquent clairement que l’univers doit être compris comme un processus de “plénitude indivise” en état de changement et de flux constant : l’ holomouvement. Chaque structure de choses, de formes, d’événements, émane de ce flux inconnu. Ces entités relativement indépendantes sont des sub-totalités abstraites de l’holomouvement et ayant une stabilité provisoire. Dans cette perspective évolutionniste, il n’y a pas un acte créateur initial d’où découleraient mécaniquement tous les événements selon un processus linéaire de causes à effets, mais plutôt une succession d’actes créateurs interreliés. Comme l’exprime I. Prigogine et I. Stengers dans leur livre *Entre le temps et l’éternité* : « L’univers serait création continue, succession infinie d’univers naissant partout et allant vers l’infini (...) Nous ne pouvons penser l’origine du temps, mais seulement les “explosions entropiques” qui le présupposent et qui sont créatrices de nouvelles temporalités, productrices d’existences nouvelles caractérisées par des temps qualitativement nouveaux. »

Cette succession infinie d'univers correspondrait à des "explosions entropiques" du "vide" plein d'énergie, à un jaillissement de matières et de formes à partir du vaste océan d'énergie cosmique. Tout le monde phénoménal que nous percevons serait une "projection entropique", une transmutation de l'énergie cosmique en matières et informations déchirant (d'où le terme entropique) la structure spatio-temporelle que nous percevons à travers nos sens comme vide et lisse. Un tel événement, ou successions d'événements – la (les) création(s) entropique(s) de matière – correspondraient à une instabilité d'un espace-temps "vide" originel.

Dans la perspective d'un univers évolutionniste, il n'y a pas de lois immuables et indépendantes des phénomènes qu'elles régissent. Cette hypothèse tend vers la notion d'un univers du type "grand vivant" de nature évolutive, c'est-à-dire se déroulant d'instant en instant, et remettant dès lors en question l'idée de lois naturelles éternelles. L'holomouvement procède d'une "projection entropique" de matières, de formes, d'événements, vers la Totalité cosmique Une, et de repliement vers l'intérieur sans discontinuité entre le dedans et le dehors. Création et destruction, ordre et désordre, se sus-

citent mutuellement, s'entrelacent dialectiquement au sein d'un mouvement global qui est l'arrière-plan énergétique engendrant les projections tridimensionnelles constituant le monde phénoménal que nous percevons dans l'existence quotidienne. L'univers ne serait pas un système initialement ordonné et allant progressivement vers sa propre dégradation, mais plutôt une totalité organisatrice. Dans ce contexte, le désordre ne serait pas la finalité ultime vers laquelle tend toute chose, mais bien le cheminement nécessaire vers l'ordre. Cette manière d'envisager globalement la création à tous ses niveaux, inspirée des travaux de I. Prigogine sur les structures dissipatives, dément partiellement le second principe de la thermodynamique car, comme l'exprime le prix Nobel de chimie : « “La mort thermique” se situe à l'origine, au moment où s'est brisée la structure spatio-temporelle de l'univers vide et où, déchirant le “tissu spatio-temporel lisse”, est apparue la matière, et, avec elle, la vie. »

L'idée de “création entropique” de matière remet en question cette certitude que l'activité productrice d'entropie est exclusivement synonyme de dégradation. En effet, dans cette approche de la nature et de

l'univers, l'ordre et le désordre se présentent comme indissociables puisque tout état correspondant à une création d'ordre est traversé par un flux d'énergie correspondant, lui, à une désintégration énergétique, laquelle maintient, autour d'une valeur moyenne, l'organisation cohérente d'une structure donnée. Ce qui précède implique à nouveau la notion de plénitude indivise chère à David Bohm où conscience, matière, énergie, information, ordre, désordre, etc., sont les manifestations déployées d'un niveau de réalité plus profond dans la dynamique globale de l'holomouvement. Un ensemble de données issues de la physique moderne, dont celles évoquées précédemment, mais aussi de la métaphysique traditionnelle, permettent d'avancer l'idée que tout système, pour cheminer vers plus de complexité et se transformer qualitativement, passe par une phase intermédiaire d'instabilité créatrice. Cette étape de transition dynamique (qui, répétons-le, peut nous toucher personnellement dans des moments de prises de conscience nouvelles) est saturée de fluctuations en tout genre où la totalité des possibles, potentiels et actuels, passés, présents ou à venir, coexistent instantanément afin de permettre au système de se réorganiser en un nouveau tout. Dans *Entre le temps et*

l'éternité, Prigogine et Stengers disent : « Nous savons qu'un système peut, au fur et à mesure que l'on fait croître son écart à l'équilibre, traverser de multiples zones d'instabilité où son comportement se transformera de manière qualitative. Il pourra notamment atteindre un régime chaotique où son activité peut être définie comme l'inverse du désordre indifférent qui règne à l'équilibre ; aucune stabilité n'assure plus la pertinence d'une description macroscopique, tous les possibles s'actualisent, coexistent et interfèrent, le système est "en même temps" tout ce qu'il peut être. »

Ce qui précède est à rapprocher des bases de la mécanique quantique des transitions virtuelles dont voici un aperçu très sommaire emprunté à D. Bohm, et cité par A. Koestler dans son excellent livre *Les racines du hasard* : « La description de certains phénomènes quantiques implique que l'on remplace la notion classique selon laquelle un système se meut selon une trajectoire définie, par l'idée que, sous l'influence du potentiel perturbant, le système tend à opérer des transitions dans toutes les directions à la fois. »

« Toutefois, certains types de transition peuvent procéder indéfiniment dans la même direction, ce sont celles

que l'on nomme réelles, pour les distinguer des transitions dites "virtuelles", qui ne conservent pas l'énergie et par conséquent doivent s'inverser avant d'aller plus loin. »

« Les transitions virtuelles sont de la plus haute importance car un grand nombre de processus physiques résultent de ces transitions. »

« Nous devons considérer que le système essaie pour ainsi dire à tâtons, toutes les possibilités. »

Les sociétés et les individus subissent aussi ses transitions virtuelles, c'est-à-dire des périodes d'instabilité faisant suite à des phases de comportements connues. Ces transitions sont infiniment complexes, et elles impliquent des prises de conscience précises à propos des circonstances présentes et des rôles, des situations, des valeurs, etc., qui déterminent les comportements individuels et collectifs. Ces crises ne sont pas nécessairement négatives, elles peuvent déboucher sur un nouvel ordre créatif pour autant que cette période de transition ne soit pas récupérée, dans le cadre social, par ceux qui détiennent le pouvoir et, dans le cadre personnel, par les habitudes imposées par le refus du moi conditionné. Au niveau psychologique, les transitions virtuelles

constituent une sorte de retour en arrière, là où siègent les conditionnements premiers mais aussi les potentialités riches d'associations et de créations nouvelles d'où émergent un bond novateur avec des intentions, des pensées et des actes parfois radicalement nouveaux et générateurs d'un véritable changement. Si dans la société, les changements se construisent sur base d'une modification, d'abord chez les individus, du sens des valeurs, du sentiment d'identité, des habitudes de comportement, etc., cela pourra se développer de façon durable. Et bien plus efficacement qu'une imposition qui viendrait d'une autorité extérieure.

Revenons à la physique quantique. Elle décrit le processus de mesure comme un acte participatif puisque le fait de réaliser des mesures influence singulièrement l'apparence du monde matériel. En quelque sorte, l'observateur est l'observé. Chaque fois que nous posons notre regard sur le monde, nous participons vraiment à sa manifestation singulière. Mais participer ne veut pas dire créer car, réciproquement, nous existons parce que quelque part, en un lieu spatio-temporel que nous ne percevons pas consciemment, nous sommes aussi en tant qu'être humain les objets d'un processus

global d'interférence multidimensionnel. Sujet et objet en tant qu'aspect indépendant n'existent pas, toute chose est simultanément les deux, mais l'angle de vision et surtout l'association à l'acte de mesure d'une personne distincte font apparaître une séparation inconciliable. La notion de séparation est donc un artefact créé de toutes pièces par la croyance que nous sommes prioritairement une entité séparée du reste de l'univers. Une fois encore nous sommes, dans la prison de l'ignorance, captifs de la confusion entre identité et différence. Nous ne voyons pas clairement que toutes les différences sont des manifestations directes de la Totalité cosmique Une considérée comme le principe identitaire de tous les êtres et de toutes les choses. Le moi existe dans l'intimité de sa conscience en se distinguant provisoirement du tout, mais dans un même temps la "chose" abstraite de la totalité du réel est encore et toujours intimement reliée car reconnue et dynamisée par le tout.

8. PHILOSOPHIE NON DUALISTE ET SCIENCE MODERNE

Dans ce chapitre nous allons tenter d'indiquer une complémentarité possible entre science et spiritualité susceptible de faire entrevoir l'approche d'une nouvelle aptitude à expérimenter. Cette question est passionnante dès l'instant où la discipline spirituelle est conçue comme une recherche fondamentale, au même titre que la physique, sinon que l'une est tournée vers les profondeurs de la conscience, tandis que l'autre est tournée vers les profondeurs de la matière.

À l'expérience, nous constaterons que toutes nos certitudes sont bouleversées en fonction même de la profondeur de notre recherche. Il devient de plus en plus évident que l'affirmation "je suis cela, je suis moi" est la manifestation dérivée et secondaire par rapport à une réalité infiniment plus vaste et probablement à jamais insondable. Au même titre que la physique quantique a bousculé irrémédiablement notre image coutumière d'une matière figée dans son immobilité, notre image de nous-mêmes s'en trouve bouleversée. Le "je" cons-

cient est ce que nous sommes, mais en le faisant suivre du “cela”, nous perdons contact avec l’essentiel pour nous perdre dans de futiles définitions de nous-mêmes.

Donner une vue d’ensemble ne va pas sans difficulté car il s’agit de tirer la substance d’un certain nombre de disciplines de façon à aboutir à un système cohérent d’où émerge l’idée d’une unité fondamentale. La réflexion sur les relations entre science et spiritualité est un domaine très évolutif, mais je suis convaincu qu’une approche complémentaire entre raison et intuition, entre physique et métaphysique, voire entre science et mystique, se renforcera dans le futur, et projettera quelques lumières nouvelles sur notre condition humaine. Les développements récents des sciences, plus particulièrement de la physique subatomique et de la neurophysiologie, mais y compris les sciences humaines, n’indiquent rien qui soit, à mon sens, en contradiction avec une vision globale de la nature de la réalité.

Certains penseront peut-être que la philosophie non dualiste n’offre qu’un intérêt secondaire par rapport aux préoccupations de notre temps. En insistant sur l’alternance des complémentaires, plus que sur

l'opposition des contraires, elle met en avant l'existence d'une seule réalité : la totalité indivisible de ce qui est.

Pourquoi penser qu'il y aurait incompatibilité entre l'expérience spirituelle d'une relation vivante avec la totalité, et ce que la science met en évidence quand elle nous parle des connexions invisibles qui relient toutes choses entre elles ?

L'idée d'une unité fondamentale s'impose non seulement dans la vision scientifique du monde, mais aussi dans la philosophie traditionnelle. Il n'y a pas de séparation radicale entre le monde matériel et le monde spirituel.

Les observations de la science mettent en avant une vision holistique de l'univers, tandis que les penseurs anciens tels ceux de l'advaita vedanta, du bouddhisme zen (ch'an chinois), les présocratiques, certains mystiques chrétiens... prônaient l'unité de l'univers comme Totalité Une.

L'humain en son moi profond, ainsi que les processus qui organisent ses comportements et la nature en général, mettent en œuvre de nombreux systèmes d'interrelations et de solidarités. Un nouveau courant de

pensée tend à mettre en évidence cet aspect positivement dynamique de la réalité humaine. Disons que l'ampleur de ce nouveau point de vue c'est amorcé dans les années 1970 avec ce qu'il a été convenu d'appeler le paradigme holistique. Ces processus relationnels sont positivement "productifs" à tel point que sans eux il serait impossible de concevoir des modèles permettant de comprendre le fonctionnement du monde dans son ensemble. Cette vision de l'unité de l'univers bouleverse l'ancienne vision mécaniste du monde et oblige à nous questionner sur le sens des valeurs de l'ancien point de vue où l'aspect séparé des êtres et des choses est prioritaire. Cette vision d'un flux dynamique uni, indivisible et indéfinissable constitue la base essentielle d'un modèle global qui insiste prioritairement sur les notions de processus en mouvement (tout est un processus) afin de faire reculer l'importance accordée aux notions d'objets statiques et de choses séparées.

Puisque l'univers n'existe que dans sa totalité, les entités extérieures, distinctes les unes des autres, s'intègrent dans un réseau d'interactions et de corrélations mutuelles en continuelles transformations. Chaque chose emprunte son existence à la totalité qui se recrée et se

transforme constamment. Par l'union consciente à la totalité du monde nous sommes les complices de l'unité immédiate de tous les êtres et de toutes les choses. Dès cet instant, nous pouvons prendre conscience que "moi" n'existe pas car en réalité, "moi" est existé par l'union à la totalité du monde. Nous discernons ici l'occasion d'envisager le développement d'une vision globale de la nature. Les représentations fragmentaires et mécanistes sont progressivement écartées et perdent en importance. La pensée peut alors commencer à fonctionner autrement qu'en mode exclusivement dualiste afin de glisser vers la vision d'un univers envisagé comme une structure vivante où le fait des relations et l'interdépendance entre tous les éléments sont prioritaires.

Une autre question qu'il ne faut surtout pas éviter est celle de l'épanouissement spirituel de l'être humain et d'une possibilité qu'il se libère des conditionnements liés à l'étroitesse de ses vues. Il est nécessaire de voir autrement afin de vivre autrement. Le mot spirituel est à prendre dans un sens large, il s'agit de l'aventure de l'esprit et de la conscience individuelle qui s'éveille à sa propre réalité. Il ne faut pas confondre la conscience,

la création de conscience, qui est un processus créatif sans fin, et la mémoire figée des savoirs acquis. Envisager la possibilité d'un développement spirituel permet de cesser de "tourner en rond", c'est-à-dire de chercher des solutions à nos problèmes tout en restant prisonnier de notre condition égotiste.

Notre époque permet d'évoquer avec force et conviction un nouveau paradigme, une vision holistique dans le sillage d'une synthèse interdisciplinaire entre science, philosophie, religion, spiritualité, art, économie, politique... Aujourd'hui plus que jamais, "durer", on serait presque tenter de dire "survivre", veut dire s'entendre par l'exercice constant d'une compréhension intelligente que l'unité dans le respect de la diversité est l'objectif premier. Nous vivons un siècle de fabuleuse technicité, de civilisation hypermatérialiste par l'activité sans cesse croissante d'une société de production et de profit. L'individu à de plus en plus difficile à faire la part des choses, il perd contact avec la nature, l'ensemble cosmique et, finalement, avec lui-même. **Perdre la relation avec la nature est évoqué par l'écologie ; perdre la relation avec le cosmique et les profondeurs de la matière est évoqué par la science**

élargie (physique quantique et astrophysique) ; perdre la relation avec soi-même, avec l'Être essentiel est évoqué depuis des millénaires par la spiritualité. Donc, l'écologie, la science élargie et la spiritualité sont les trois disciplines indispensables pour sacraliser la Vie. Mais sans une connaissance de soi vécue il est impossible de comprendre que la plupart de nos structures sociales (y incluses les religions et les morales) sont gouvernées par les processus d'avidités et d'isolement du moi se vivant comme une entité séparée des autres et du monde.

*

Seul un préjugé – par trop scientifique ou spiritualiste – empêche de voir que la pensée intuitive des grandes traditions spirituelles peut rencontrer la science contemporaine qui, par certains de ses aspects, a ébranlé les assises de maintes certitudes que l'on pensait établies pour toujours. En effet, Il n'y a pas si longtemps de cela, la science, imbuée de sa supériorité rationaliste et libérée des contraintes obscurantistes de l'église, pensait avoir résolu la quasi-totalité des grandes énigmes de ce vaste monde. Comme l'Église par le passé, elle crut que

des formes particulières de savoir pouvaient passer pour des vérités absolues.

Aujourd'hui se dégage de la physique, de la biologie, de l'astrophysique une vision globale de l'univers et de l'être humain. Il s'agit d'une véritable révolution intellectuelle car transposée dans le domaine social, plutôt que d'accentuer les conflits entre les individus et les nations, elle insiste sur l'unité humaine, la coopération et l'interdépendance mutuelle. C'est une invitation à cesser de regarder à travers l'écran déformant de nos tendances au morcellement et à l'isolement en transcendant l'esprit de fragmentation, et en développant un processus de pensée favorisant l'expérience en profondeur d'une totalité indivise à travers laquelle la conscience peut entrevoir la vraie nature de la réalité.

La vérité est un état de recreation et de renouvellement constant car rien n'indique que l'univers serait le résultat de l'exécution d'un plan prédéterminé. Ce concept, tout empreint d'anthropomorphisme, incite à penser qu'il est temps de réunir les éléments psychologiques capables de libérer l'esprit des conditionnements liés aux habitudes mentales. Admettons que l'univers maté-

riel est l'expression d'une énergie fondamentale et que cette énergie est un flux indivisible et inconnu. Tout est solidaire de tout même si en apparence les aspects du monde de surface sont multiples. Les idées que nous nous faisons habituellement de la matière sont à révisiter. Au même titre que nos états de conscience se modifient constamment, les profondeurs de la matière aux niveaux moléculaire, atomique et subatomique révèlent un incessant mouvement de danse et de vibration. On peut dire que matériellement et psychologiquement tout se transforme, tout est interdépendant. La lucidité intellectuelle conduit l'observateur à la prise de conscience que le monde matériel et son propre moi ne sont nullement des entités continues. Sur le plan de la matière tout est succession perpétuellement changeante, tout se meut ; et sur le plan mental il n'y a rien de statique, il n'y a pas d'individualité permanente mais une succession ininterrompue de moments de conscience.

Face à l'événement, l'attitude d'approche intérieure et l'état d'esprit sont tout aussi importants que les circonstances extérieures. Dans cette optique il est favorable d'admettre que l'expérience du réel se réalise d'instant en instant. Il est aussi favorable de voir que l'existence

en général n'est pas morcelée entre des événements prétendus extraordinaires et d'autres ordinaires. On appelle cela délivrer l'esprit de notre image dualiste du monde et de ses fausses valeurs. La réalité n'est pas en dehors de nous, en dehors de la vie quotidienne, elle est là ici et maintenant. Les aspects visibles et invisibles de l'univers sont une totalité-une. Il n'y a aucune dualité radicale entre ce que nous définissons conventionnellement comme étant de l'ordre du physique, du psychique et du spirituel. C'est la tendance exclusivement analytique du mental qui découpe, par le moyen de la pensée fonctionnant en mode dualiste, cette totalité-une en entités séparées. Dans les faits bruts, il n'y a pas d'esprit qui soit opposé à la matière, pas de dedans qui soit opposé au dehors, en bref il n'y a pas de cloisons étanches car tout est solidaire de tout.

La physique, dans la première moitié du siècle passé, a mis en évidence que dans certaines expériences l'électron se comporte comme un corpuscule. Cela pourrait amener à conclure que l'électron aurait une nature exclusivement corpusculaire. Mais d'autres expériences permirent d'observer un comportement ondulatoire des mêmes électrons. En fait, il n'y a qu'un seul

et même type d'électron qui, en fonction du mode opératoire pour l'observer, se manifeste soit comme corpuscule, soit comme pur rayonnement. Les aspects ondulatoires et corpusculaires de l'électron sont opposés mais complémentaires. C'est l'observation en mode dualiste qui force l'observateur à ne voir la réalité que sous un seul aspect. Nous sommes victimes d'une approche fragmentaire qui a le défaut de mettre exclusivement en évidence les caractères d'opposition entre les choses au détriment des aspects complémentaires et relationnels.

La vision globale dépasse la plupart des notions qui nous sont familières, telles nos représentations de continuité, d'immobilité, de solidité, de substance. Par exemple, les particules atomiques ne peuvent plus être représentées sous forme d'infimes billes solides aux contours définis. La matière à son niveau fondamental s'apparente plus à des "champs d'énergie" ou encore à des "zones d'influence".

Ceci constitue par la science une des premières approches du concept non dualiste qui met en évidence l'importance des processus d'interactions et d'interférences entre tous les éléments constituant

l'univers. Dans la mesure où les chercheurs tentent à découvrir la nature profonde de la matière, ils se voient dans l'obligation de modifier leur façon habituelle de penser. Il n'est pas rare que cela suscite dans l'esprit même de l'observateur des révélations sur la nature et le fonctionnement de son propre esprit.

La physique actuelle met en évidence, et il s'agit de faits avérés, que les particules "élémentaires" qui constituent la matière pondérable, par exemple les protons, les neutrons et les électrons, ne peuvent plus être définies comme autant de petites entités séparées du reste de l'univers. Il est aujourd'hui démontré expérimentalement que chaque particule manifeste tout autour d'elle un "champ" électromagnétique ou gravitationnel qui s'étend jusqu'aux confins de l'univers. L'aspect "particulaire" se manifeste là où le champ d'énergie est plus intense, mais la particule conserve un caractère "coextensif" à tout l'univers. Nous sommes nous-mêmes formés de ces constituants "élémentaires" et par conséquent inséparables de tout l'univers au point qu'il devient de plus en plus difficile de donner du sens à la notion d'un monde qui nous serait "extérieur".

Nous avons de notre conscience une impression de continuité, comme un glissement uniforme dans la durée. Cependant, à chaque instant, les moments de conscience ne cessent de se succéder à travers un flot d'images, de mots, d'émotions, de perceptions. La complexité de la mémoire et du cerveau en général donne à ce processus une sensation de continuité et aussi le sentiment qu'il existe un "penseur-entité" se superposant à cette succession de moments de conscience. L'acte d'observer est caractérisé par deux aspects complémentaires.

D'une part, il y a les observations superficielles et conventionnelles liées aux processus de l'habitude. En ce domaine les choses sont prévisibles car elles répondent à ce que l'on pourrait appeler un strict déterminisme. D'autre part, il y a les observations qui vont en profondeur, au cœur des êtres et des choses. Dans ce domaine, la causalité linéaire, les conclusions faciles, les prévisions habituelles, ne sont plus adéquates. Dans la mesure où nous allons en profondeur il est de plus en plus difficile de prévoir ce qu'il va se passer avec certitude. La constatation est la même si nous voulons avoir une vision globale du monde où tout est solidaire de tout. En fait, en nous éloignant des processus répétitifs de

l'habitude nous nous approchons d'une réalité insaisissable car perpétuellement changeante. Impossible de prévoir le temps qu'il fera dans six mois, les fluctuations de l'économie à long terme, la réaction d'un être vivant face à un événement inconnu, où quel atome en particulier va se désintégrer dans un corps radioactif.

L'histoire d'un univers est caractérisée par un processus continu d'associations. À nouveau, on peut mettre en évidence une force d'habitude associative dans la nature. Nous voyons les gaz de poussières cosmiques se condenser pour former les étoiles et les planètes. Plus proches de nous, sur terre, nous voyons les atomes s'associer à d'autres pour former des molécules plus complexes, des cellules, des organismes. Ce processus opérationnel s'étend jusque dans le psychisme humain. Nous nous identifions à nos possessions matérielles, à nos réussites, à nos échecs, à notre situation sociale, en bref à notre image et notre histoire. L'histoire d'un univers est aussi caractérisée par un processus continu de relations. La base même de la vie biologique est un renouvellement constant. Les corps ne sont pas créés une fois pour toutes, mais ils se créent et se recréent constamment. Les substances se transforment et se renou-

vellent, c'est un échange perpétuel avec l'environnement jusqu'à la mort.

Aujourd'hui, on établit une distinction assez radicale entre la pensée philosophique et la pensée scientifique. Les penseurs de l'antiquité, tant en occident qu'en orient, avaient une vision moins fragmentée. Par exemple, pour certaines écoles du bouddhisme, l'esprit et la matière étaient les faces opposées mais complémentaires d'une seule et même réalité. Pour les anciens grecs, comme Pythagore, Héraclite, Démocrite, Platon et Aristote, il n'y avait pas de séparation entre les phénomènes naturels, la vie dans son ensemble et l'homme.

Il serait favorable de considérer la connaissance comme un processus au sein duquel se révèlent à la fois la nature du monde et celle de notre esprit. Compartimenter la science, la philosophie, la politique, la vie quotidienne, la spiritualité, au nom de l'hyperspécialisation, rétrécit notre fenêtre d'accès à l'existence et à la réalité en général. C'est vrai qu'à partir du XIXe siècle l'étendue des phénomènes étudiés n'a cessé de croître, et cela a conduit les scientifiques à travailler sur des

domaines de recherche de plus en plus spécialisés. Mais aujourd'hui, en prenant conscience de l'interdépendance de tous les phénomènes et fort des savoirs acquis dans de multiples domaines, les chercheurs sont amenés à concevoir une connaissance interdisciplinaire afin de surmonter les déformations inhérentes aux visions des choses repliées sur elles-mêmes.

Toutes les branches de la culture humaine sont solidaires, sans exclure l'expérience de la vie quotidienne. Il s'agit de regarder la réalité sous des angles différents afin d'en avoir une vision d'ensemble qui nous permettra d'améliorer notre connaissance de la nature du monde et de celle de l'esprit. Quel meilleur programme pour trouver la plus juste façon d'agir face au défi quotidien de l'existence en général et de notre humanité en particulier. Cette nouvelle forme d'union à la totalité du monde met particulièrement en évidence les notions d'unité et d'universalité évoquées dans les antiques sagesse et spiritualités orientales. Il est heureux de voir que les sciences et les consciences individuelles en quête d'unité se mettent à la recherche de ce qui les unit à l'univers. Curieusement, science et conscience, l'une dynamisée par ses découvertes et l'autre par le besoin de surmonter sa propre anxiété, entrevoient une nou-

velle vision de la réalité, une nouvelle forme de relation avec l'univers. Nous sommes au cœur d'une révolution intellectuelle qui nous fait entrevoir à quel point l'opposition entre matérialisme et spiritualisme fait partie d'une époque complètement révolue. Même si nous ne sommes encore, à l'échelle mondiale, qu'une poignée d'êtres humains à voir les choses de la sorte, la révolution intellectuelle agit par présence.

Un élément positif qui joue en notre faveur et qu'il est important de souligner c'est la complexité d'architecture cellulaire du corps humain, et l'hyper complexité du cerveau. Cette superstructure possède, en tout cas potentiellement, la capacité d'être réceptive à la plénitude indivise de l'univers. Plus aucun doute ne subsiste dans notre esprit car nous savons avec certitude qu'il n'existe aucun être, aucun objet, aucune chose, aucun atome, aucune pensée, indépendant. C'est comme si chaque élément était tissé de tous les autres dans un univers qui tient par son ensemble tant tout interpénètre tout. Il est complètement irréaliste de considérer qu'un être vivant, qu'une chose, qu'une planète, une étoile, un événement quotidien puissent avoir une existence isolée ou indépendante. Tout se tient et l'énergie de liaison

qui rattache tout fragment de matière à la totalité de l'univers et réciproquement fait partie intégrante du processus cosmique.

La conscience individuelle est une abstraction de la totalité indivise, et si nous ne trouvons pas de réponse à nos questions fondamentales sur l'existence, si rien ni personne ne peut satisfaire notre demande c'est probablement que cette réponse se trouve en nous-mêmes. On peut supposer qu'elle est masquée et déformée par l'illusion de notre séparation avec ce que nous définissons comme le monde extérieur et les autres. La matière est mouvement et énergie qui en se donnant à nos sens et les territoires cérébraux correspondants devient conscience ou contenus de conscience que nous nommons, suivant les cas, lumière, couleurs, musiques, chaleur etc. Tout un jeu complexe de sensations, de sentiments, d'émotions et de pensées s'articule les uns avec les autres, et cela nous donne le sentiment d'être au monde, d'être dans le monde et, pourquoi pas, d'être tout simplement au sein de la Conscience-Présence qui est le contenant de tout. Si nous voyons la matière comme un mode vibratoire de l'énergie avec des potentialités infinies, nous comprenons que nous sommes tous, les uns pour les autres et à tous les niveaux

d'énergie, à la fois "sujets" et "objets", donc des centres de conscience où le monde s'autoproduit. Si le réel est une totalité indivisible, alors forcément tout est relié : l'univers et la conscience sont un tissu dynamique d'événements interconnectés.

Je propose à votre attention ce qui pourrait s'apparenter à un koan Zen, c'est-à-dire une histoire qui défie la logique usuelle.

Nos corps sont dans le monde, c'est ce que nous voyons ; mais le monde, y compris notre corps, est aussi dans la Conscience qui n'appartient à personne sinon à elle-même, c'est ce que nous expérimentons. Nous avons été conditionnés à admettre prioritairement la première proposition, c'est-à-dire que notre conscience serait dans notre cerveau, qui serait dans le corps, qui serait dans le monde (c'est le modèle spéculatif de la pensée discriminative) ; et cependant, l'expérience à ce sujet est intraitable : la Conscience est le Témoin du monde et du corps, elle est le seul Sujet qui soit, elle est Cela qui connaît (la philosophie non dualiste est chevillée à l'expérience présente). Donc, l'idée de soi en tant qu'une personne distincte est une surimposition que

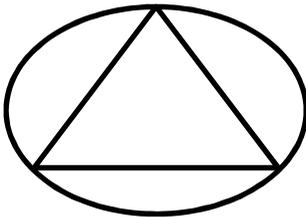
l'expérience intérieure ne peut authentifier. En effet pour l'expérience intérieure, la Conscience est prioritaire, elle contient tout en tant que connaissant ; et cela met en évidence que le fait des relations est infiniment plus essentiel que l'apparente séparation entre les êtres et les choses.

9. LE PROBLÈME DE LA MORT

Nous allons prendre pour point de départ le symbole du triangle, et convenir que les deux sommets inférieurs représentent la naissance et la mort. Tandis que le sommet supérieur symbolise une existence particulière (fig. 2). Il est entendu que la naissance n'est pas cause de la mort, de même que la mort n'est pas cause de la naissance (sinon que "ceci étant, cela arrive"). Naissance relative et mort relative relèvent d'un fondement commun : une existence distincte (par exemple un être humain). On sait d'ailleurs qu'un corps n'est pas créé une fois pour toutes, mais il ne cesse de se créer et de se recréer par l'incessante naissance et mort des cellules qui le constituent. D'un point de vue plus général, naissance et mort indiquent la présence des principes intemporels actif et passif "entre" la Vie universelle (fig. 1), dont ces derniers sont une émanation directe, et le monde manifesté auquel nous pouvons assigner un commencement et une fin relatifs. Les principes actif et passif, en tant qu'émanation directe de la Vie universelle, ont une origine nouménale et sont Un avec la Vie

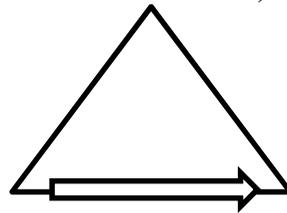
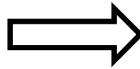
universelle. Nous pourrions aussi inscrire ces trois termes sur les sommets d'un autre triangle (fig.1) qui engloberait celui évoqué précédemment. Ce que nous appelons la naissance et la mort sont des actions phénoménales, c'est-à-dire des apparitions éphémères "détachées" de la Vie universelle et de ses deux principes actif et passif. Les actions phénoménales, considérées individuellement, ont un début (naissance) et une fin (mort), tandis que la Totalité cosmique Une est intemporelle car elle n'est pas "détachée" de la Vie universelle et de ses principes actif et passif. L'Origine nouménale et la Totalité cosmique sont Une.

1) Vie Universelle



Principe actif Principe passif

2) Existence particulière
(Par ex. un être humain)



Naissance Durée Mort

Dans le schéma n°1, les sommets du triangle sont reliés par une ellipse pour mettre en évidence qu'ils sont Un, au sens où la Vie se crée elle-même (actif), la Vie est créée par elle-même (passif), et la Vie est création universelle ou absolue.

Dans le schéma n° 2, les termes naissance, existence (durée), mort, sont relatifs les uns par rapport aux autres, et sont limités temporellement et spatialement à une existence particulière.

Dans les chapitres précédents, nous avons vu que l'univers est une totalité indivisible émergeant d'un ordre fondamental implicite. L'esprit et la matière, l'existence et la mort, sont les manifestations d'une seule et même réalité. La vie d'une entité particulière est un processus dynamique, et la mort le dénouement de toute existence individuelle. Ce n'est pas une révélation ! Cependant, la mort symbolise aussi tout ce que nous ne voyons pas, tout ce dont nous ne sommes pas conscients et qui toutefois fait bien partie du tout. Nous sommes intégrés dans un processus où naissance-vie-mort coexistent complémentirement pour créer le fait stupéfiant de l'existence sous toutes ses formes reflétant de multiples niveaux de réalité en voie de déploiement vers le monde visible et de repliement vers l'intérieur.

Il est évident que par rapport à notre conscience illusoirement individualisée, identifiée au moi superficiel (la somme de nos multiples "moi"), la mort indique le néant absolu. L'identification à l'un de nos nombreux "moi" empêche de comprendre et d'admettre la priori-

té du processus naissance-vie-mort sur toute existence individuelle. Ce processus rappelle l'holomouvement de D. Bohm. La naissance est le déploiement ou l'actualisation de ce qui est implicite ; la vie est le maintien provisoire de la forme ; et la mort est le repliement vers l'intérieur. Dans cette perspective, la mort n'est plus le néant absolu que l'on croyait, elle se présente sous les traits d'un "passage", d'un "espace-temps" vide, lequel est le "lieu" de fluctuation du flux et du reflux de l'holomouvement. Elle n'est donc pas l'effacement de tout dans le sens d'une totale destruction, mais plutôt l'aboutissement de l'aspect vie d'un système déterminé au sein d'une réalité globale indivisible. Étant le "carrefour" du flux et du reflux de tout ce qui se crée, elle est aussi, par sa position entre le "dedans" et le "dehors", un processus de l'instant doté d'une capacité de renouvellement spontané.

Vue sous cet angle, la mort est un instant créateur propre à tout organisme et consistant à associer, en un tout indivis, la fluctuation naissance-vie-mort permettant à tout système de se restructurer, de se renouveler de moment en moment. Nous avons déjà évoqué qu'à chaque instant les cellules de notre corps meurent et se

reproduisent à l'identique jusqu'à l'instant de notre mort, sans cela il n'y aurait pas de vie possible. La création de la Totalité Une cosmique n'est pas un moment historique défini une fois pour toutes, c'est une création continue au cours de laquelle tout "renaît" à chaque instant. **La création est un moment unique mais éternellement présent.** Par contre, au sein de la conscience individuelle existe un puissant désir de continuité s'opposant au processus naturel de naissance-vie-mort. Le moi superficiel résiste en prolongeant, dans le présent, le passé psychologique, celui des joies, des peines, des projets et des désirs inassouvis : c'est le pouvoir du passé sur le présent. Mais quand la conscience individuelle s'imprègne de l'instant, elle se libère de l'identification aux "moi" multiples, et les pensées, les actes ne cherchent plus systématiquement à se prolonger, à se répéter en fonction d'un passé résiduel. Chaque pensée, chaque acte, se vit comme une véritable naissance, cette situation est rarissime car elle implique une authentique liberté intérieure que peu d'êtres humains peuvent atteindre, tant les conditionnements sont incrustés dans notre fonctionnement habituel. Donc, généralement, nous perpétons la mémoire de nous-mêmes, le "réservoir" des émotions, des pré-

jugés, des résistances à voir ce qui est, etc. Mais attention, ne nous égarons pas. Il ne s'agit pas d'oublier le passé mais d'être vigilant, lucide dans l'instant présent, disponible à l'inattendu comme d'ailleurs à l'attendu, libre d'utiliser ou pas (suivant les circonstances) notre acquis. Ce n'est pas la mémoire qui constitue un obstacle à notre liberté intérieure, mais le rabâchage du passé comme pour tenter d'assouvir, de résoudre, de réparer des dommages méconnus de la conscience, et qui auraient embrouillé le développement naturel de notre personne, la croissance de l'âme.

Notre pensée erre constamment dans le monde de l'imaginaire, nous sommes rarement en prise directe avec l'événement présent ; et si le grand secret de la création a laissé en nous quelques traces indélébiles, encore faut-il les découvrir, les décrypter ! Faute de quoi, notre vie consciente ne sera jamais qu'une histoire s'inscrivant dans la mémoire de l'oubli, et dont la conscience individuelle sent intuitivement le gouffre insondable, vide de sens, d'où son insatisfaction indéfinie et constante, ainsi que la peur de la mort. Pourtant, elle s'inscrit dans le jeu de la création cosmique, elle s'insère dans ce fabuleux processus dialectique de nais-

sance-vie (durée d'une existence)-mort. Beaucoup d'entre nous se posent des questions à propos de la réincarnation, de la vie après la mort. Je n'ai pas de réponse qui soit affirmative sinon le fait que dans un univers holistique, c'est-à-dire un univers vivant, il n'y a pas de place pour la continuité de ce que nous appelons la "personnalité". Chaque moment est création continue, source de nouveautés inépuisables et de fluctuations inattendues ; chaque existence, bien que limitée temporellement, participe de cette création incessante. Aucun événement n'est dû au hasard puisque tout, absolument tout, c'est-à-dire chaque existence est liée à une création saisie intégralement en laquelle le processus dynamique de naissance-vie-mort est le sceau de son immortalité fondamentale, l'empreinte dans l'instant de sa reliance au tout.

La mort, lieu énigmatique entre la vie et l'inconnu, n'est pas un "instrument" de néantisation comme voudrait nous le faire croire une vision seulement superficielle. L'analyse rigoureuse de certains faits et l'expérience intérieure authentique, en modifiant l'angle de vision qui était celui des ornières rigides de l'ego, montrent ou font pressentir une autre réalité que

celle tombant directement sous le sens. Quelque part, dans les profondeurs de ce lieu “entre”, nous comprenons qu’elle n’est jamais une fin en soi mais “l’instrument” d’une pulsation créatrice constamment renouvelée.

Dans son livre *Au-delà du mirage de l’ego*, R. Linssen cite D. Bohm et la Dr. Weber. Il s’agit d’un extrait du livre *Le paradigme holographique* de K. Wilber.

« L’illusion d’un ego, d’un “je”, d’un “moi” personnel ou penseur, est intimement liée au temps et à la mort. Soyons clairs : c’est le penseur – et non la conscience – qui est voué à la mort. La mort, dans cette optique, est précisément la désintégration de l’atome psychologique, et pas nécessairement synonyme de désintégration du corps physique. »

« La mort psychologique se produit quand la conscience s’accorde au rythme du présent toujours en mouvement et en renouvellement, ne permettant à aucune de ses parties de devenir prise ou fixée en tant qu’énergie résiduelle. C’est l’énergie résiduelle qui pourvoit le cadre de ce qui deviendra le “penseur”, qui consiste en expériences non digérées, en désir, en aversion, en projections et en fabrication d’images. Ceci

n'est pas un processus purement personnel, mais l'énergie d'une éternité de tels processus sclérosés au cours du temps, persistant au niveau personnel et collectif. »

« La mort de l'ego démantèle cette superstructure, la remettant à sa juste place, à l'arrière-plan de nos vies ; au lieu de la laisser dominer et désordonner l'avant-plan, comme c'est le cas actuellement. »

« Bohm soutient qu'un tel geste entraîne une augmentation plutôt qu'une diminution de l'adaptation biologique et de la santé, et n'a pas à nous menacer. Au contraire, la "mort" ainsi comprise est en réalité sa négation, nous faisant entrer dans le présent intemporel, hors des atteintes de la mort. »

Dans le cadre de notre travail de réflexion, nous admettons que l'univers ne se réduit pas à ce qui tombe directement sous le sens et donc qu'une part du tout échappe à notre entendement. Nous pouvons, bien entendu, concevoir ce que nous ne pouvons percevoir, mais cela est encore bien en dessous de la totalité de ce qui est. Il existerait une autre réalité imperceptible à nos sens et à la connaissance que nous consignons dans le "savoir". La vraie connaissance est de l'ordre de l' "Être", de

Cela qui connaît sans lui-même être connu. Dans cette optique, la mort n'est pas autre chose que la disparition d'une projection particulière n'affectant nullement la source fondamentale de créativité.

10. UNE CERTAINE ATTITUDE D'ESPRIT

Le philosophe spécialiste de l'Orient, auteur de nombreux livres traduits en français sur la philosophie non duelle et le zen, Alan Watts évoquait l'histoire suivante : « Un village japonais fut un jour menacé par un raz de marée, mais un fermier qui se trouvait seul dans les champs de riz sur la colline qui domine le village le vit arriver de loin. Il mit aussitôt le feu aux champs, et les villageois, se précipitant en foule pour sauver leurs récoltes, furent sauvés de l'inondation. » Watts commente cette histoire en disant que « le crime de cet incendiaire est comparable à la supercherie du guru, du médecin ou du thérapeute qui persuadent leurs patients d'essayer de résoudre un faux problème en agissant de façon cohérente à partir des prémisses de ce dernier ».

L'ignorance est inséparable de notre situation à l'intérieur d'un point de vue qui ne permet pas de voir la réalité globalement. Le moi entité, comme le village évoqué dans l'histoire, est trop “encaissé” dans la “vallée” des multiples points de vue que nous avons sur nous-mêmes, et il faut élever le niveau de notre

conscience pour vraiment prendre la mesure de notre ignorance. Mais un autre problème se présente aussi, car vouloir s'élever au-dessus du moi à partir du moi lui-même fait songer à l'in vraisemblable histoire du baron de Münchhausen, sortant d'un marécage en se soulevant lui-même (en tirant sur ses propres bottes !). Bonne chance à ceux qui veulent essayer... Une autre solution doit être envisagée : préparer le terrain, c'est-à-dire l'état d'esprit qui permettra le saut hors des limites du moi égotiste, en sachant que le saut lui-même est un événement inattendu et exceptionnel au sens de rarissime.

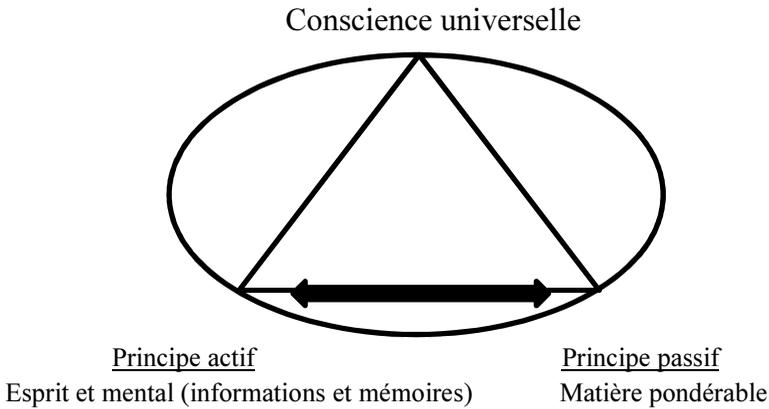
Le foyer de l'Être est voilé par l'envahissement des valeurs conventionnelles, des particularismes, de l'égoïsme naïf et ainsi, très vite, nous nous identifions à une image de nous-mêmes. Celle-ci devient prioritaire dans la mesure où le contact avec le Moi réel est rompu. Nous finissons par croire que nous sommes tombés en ce monde et qu'il n'y a d'alternatives que d'affronter une réalité extérieure constituée de personnes, d'objets et d'événements desquels on s'estime séparé. Notre organisme est constitué de telle sorte que les sens sont orientés vers le monde extérieur et, presque involontai-

rement, nous attribuons une priorité à l'aspect superficiel des êtres et des choses. Notre mental se fixe sur les notions de séparation et nous finissons par nous considérer comme des entités fondamentalement séparées. L'ambiance de notre époque ainsi que le modèle éducatif confortent une représentation morcelée, et notre pensée devient elle-même fragmentée. Les êtres humains se font la guerre et s'exploitent mutuellement tout en épuisant les ressources planétaires par fixation du mental sur les différences de religion, de race, de politique, d'intérêt économique, de nationalité, etc. L'identification démesurée aux particularismes empêche la prise de conscience des liens positivement constructifs.

Nous émergeons de l'univers comme l'arbre de la graine au sens où chaque individualité ne peut exprimer ses qualités singulières qu'en s'intégrant dans un ensemble plus vaste ; et cette totalité, une et composite, est inséparable de la Conscience universelle. Chaque fois que la personnalité apparente s'approprie prioritairement le droit à s'affirmer, nous ne voyons plus que cette partie de nous-mêmes est dépendante des processus de relation avec les autres et le monde. Notre perception bien qu'elle soit d'abord incomplète est aussi

erronée car nous confondons identité et différence ; nous ne voyons pas que notre moi n'est qu'un aspect limité de la nature humaine, que tout cela s'enracine dans le processus de la Vie, dans le flux de l'énergie-information. En nous identifiant exclusivement à l'ego et en observant le monde à travers l'étroite perspective du moi conditionné, on perd le sens de l'essentiel. L'action la plus banale qui soit, comme celle d'écouter le chant des oiseaux, est emplie de beauté et de grandeur pour autant que celui qui agit soit vraiment libre des conditions aliénantes de la séparation. Cette dernière est une illusion, puisque tout ce qui est perçu comme un particularisme est une apparition éphémère, mais l'ignorer conduit à l'hallucination ; c'est-à-dire à la prison de l'ignorance d'où procède toute souffrance. Une chose n'est pas illusoire parce qu'elle n'existe pas, cette chose existe bien, mais seulement comme une apparence éphémère.

*



Le schéma ci-dessus met en avant que l'esprit et la matière sont des opposés complémentaires inclus dans l'unité englobante de la Conscience universelle symbolisée par l'ellipse. La flèche à double sens montre l'aspect dynamique du "déploiement" de l'esprit vers la "matière", du "dedans" vers le "dehors", et du "repliement" vers l' "invisible" (holomouvement). Dans ce cas, l'esprit ne crée pas la matière, pas plus que la matière ne crée l'esprit. Ils procèdent tous deux d'une Cause commune.

Le mouvement de dépliement de soi à partir du tout (le tout étant symbolisé dans le schéma par l'ellipse) est l'expression vécue du caractère dynamique de la Vie à travers un être particulier. Le repliement vers l'intérieur est l'expression de son unité et de sa complétude. L'extraordinaire est bien dans l'ordinaire de chaque instant parce que chaque moment de notre vie exprime

le processus de dépliement de l'Un vers le particulier s'insérant dans le Tout cosmique Un, et de repliement pour retourner à l'Un. Jamais nous ne sortons du Un, c'est une impossibilité, et cela s'éprouve dans les situations les plus ordinaires car tout se passe au sein de la Conscience universelle. Il n'y a pas de personne additionnée à une succession de moments de conscience, illusoirement individualisés (les multiples "moi"), et manifestant la non-permanence fondamentale de toutes les créatures existentielles. La croyance, car il s'agit bien d'une croyance, en une individualité permanente résulte de l'extraordinaire rapidité avec laquelle ces moments de conscience se succèdent. Nous percevons aussi le monde extérieur comme une réalité relativement statique puisque les objets qui nous entourent paraissent doués d'une solidité et d'une stabilité incontestables. Un regard plus pénétrant nous montrerait un monde complètement différent et révélerait à notre conscience le caractère intrinsèquement dynamique de l'univers et des entités qui le constituent. Si nous regardons au-delà des premières apparences nous verrons que la nature des choses en nous et autour de nous est continuelle création. La vie mentale s'édifie jour après jour sur les résidus d'une activité psychique et affective

incomplètement achevée. Ces résidus sont les “fardeaux” du passé qui en cherchant, à notre insu, à se perpétuer indéfiniment dans le présent conditionnent chacune de nos pensées, chacun de nos actes, nos émotions, nos sentiments : c’est la “colonne vertébrale” de notre vie superficielle. L’instant présent est alors absorbé, liquéfié dans le devenir temporel et psychologique au détriment de l’acte nouveau, et nous avons le sentiment qu’il n’y a jamais rien de neuf sous le soleil. Cependant, chaque instant, chaque moment de conscience est un événement unique qui n’est pas, comme on le pense habituellement, le résultat d’une causalité linéaire progressant point par point ; chaque instant est plutôt la focalisation du tout, et le moi est “réel” quand il est d’instant en instant. Comprenons bien que c’est une volonté psychologique liée à l’ignorance et au désir de continuité du moi personnel qui cherche constamment à faire coïncider l’instant passé avec le présent.

L’éveil de la conscience à elle-même est un processus dynamique incessant où se révèle, dans notre réalité quotidienne, l’unité de toutes choses. Cette unité n’est pas un mystère à découvrir comme l’objet ultime de notre recherche, mais bien la lucidité contemplative en

laquelle soi, le monde et la conscience ne sont plus qu'un. Cette unité manifestée symbolise le fond commun où s'origine toute chose. C'est le juste retour à l'ordre cosmique englobant la totalité du réel : la Conscience absolue est Cela qui connaît par simple présence. Cependant, comme l'exprime justement Alan Watts dans son livre *Bienheureuse insécurité*: « Il faut reconnaître que l'on a émis de nombreuses théories sur l'unité de l'univers. Mais elles n'ont pas réussi à libérer les êtres humains de l'isolement où les enferment leur égotisme, leurs conflits, et leur peur de la vie, parce qu'il y a une différence énorme entre une déduction et une sensation (...) En dépit de toutes les théories, on se sentira toujours en dehors de la vie tant que l'on sera divisé intérieurement. »

« Mais l'on cessera de se sentir isolé dès que l'on reconnaîtra, par exemple, que l'on n'a pas une sensation du ciel : l'on *est* cette sensation. Notre sensation du ciel est le ciel, et il n'existe pas d' "ego" en dehors de ce que l'on sent, éprouve, et connaît. »

11. L'ÉTERNEL PRÉSENT

« Cette essence éternelle des choses que Krishnamurti désigne indifféremment par les mots vie, absolu ou réalité (avec ou sans majuscule) est décrite par lui comme essentiellement dynamique, se renouvelant perpétuellement (...) Son éternité est une mobilité éternelle, insaisissable à la pensée ; un devenir hors du temps (en anglais : Timeless becoming). C'est, nous dit-il encore, un immuable changement.»

«... Dans ce présent éternel, toute la réalité se trouve, pour lui, concentrée. Le reste est illusion, et il nous le montre dans une image saisissante et grandiose :

“ Le vent du désert, nous dit-il, balaie la trace du voyageur

“ Seul s'imprime le pas présent

“ Le passé, le futur : du sable lissé par le vent.”

« Mais que l'on y prenne garde, le présent dans lequel Krishnamurti nous presse d'aller vivre est un présent

aux profondeurs insondables, renfermant en soi l'essence de l'univers entier. »⁴

L'essence profonde de l'univers est, en effet, un perpétuel mouvement où les entités distinctes ne sont que les états provisoires d'un processus relationnel sans limite – sinon celle imposée par l'échelle d'observation particulière. L'intuition est une fonction de l'esprit où la conscience appréhende globalement la réalité. À chaque instant, nous formons corps avec l'univers entier : c'est une vision "d'un seul bloc" où le temps et l'espace semblent confondus. Mais notre attention est captive de l'aspect de surface, et l'instant présent se dérobe sous couvert d'un passé résiduel au service d'un lendemain que nous souhaiterions plus attrayant. À défaut de nous sentir interconnecté et sans rupture aucune avec l'univers entier, nous avons prioritairement besoin de nous sentir être quelqu'un en pensée, de nous référer à une "image d'être" afin de supporter ce qui ressemble sans doute à une angoisse existentielle. Au fond, l'être humain est un exilé spirituel : sa nature profonde, au-

⁴ René Fouéré, *KRISHNAMURTI ou la révolution du réel*, Paris, Le Courrier du Livre, 1969, p.p. 144, 145.

tant que le sentiment d'être intimement relié à la totalité lui échappent.

Dans le silence du mental discriminatif, chaque instant se suffit à lui-même et s'auto génère dans une dynamique qui s'apparente à l'accomplissement de la vie elle-même et d'une certaine conception de la liberté. Peut-être ne sommes-nous pas très loin de cette idée indiquant que chaque instant constitue une possibilité d'être un être nouveau, une possibilité d'éviter d'être encore ce que j'ai déjà été, pour autant que nous puissions nous défaire du pouvoir que le passé opère sur le présent. Pour comprendre cette éventualité, cette possibilité, mais aussi cette audace⁵ d'assumer notre liberté pleine et entière, il nous faut revenir sur le silence du mental évoqué quelques lignes plus haut. Bien entendu, ce n'est pas le "rien", c'est l'attitude "non-mentale" qui balaie nos préjugés, nos jugements de valeur et les émotions qui s'y rattachent. Il y a là, je pense, une possibilité de rencontrer l'événement sans que rien (il s'agit du "rien" créateur) ne s'additionne à nos fonc-

⁵ Significatif est le titre d'un livre d'Erich Fromm *La peur de la liberté* où il évoque l'incapacité de l'homme à construire une vie fondée sur la raison et sur l'amour. C'est-à-dire d'être apte, en tant qu'individu, à s'exprimer librement et créativement, tout en étant relié au monde.

tions naturelles de perceptions physiques, psychiques et affectives. Dans ces conditions, le psychique et l'affectif se subordonnent (comme des outils opérationnels) à une volonté-liberté qui les dépasse pour s'accomplir dans l' "agir". Et ici, agir c'est être. Par contre, dans la perspective habituelle où le passé a pouvoir sur le présent, agir est réagir et celui-ci n'est pas être, mais image d'être ou ego. Le silence du mental évoqué précédemment s'écarte nettement de la notion coutumière du "rien". Mais soyons attentifs à n'être pas leurrés par le vocabulaire : la conscience libérée n'est pas un néant absolu, et là où nous serions tentés de ne voir qu'un vide proche d'une attitude nihiliste, nous manquons le Témoin éternel évoqué par les philosophies non dualistes.

À mesure que nous libérons la conscience individuelle de l'emprise de l'habitude, nous voyons de plus en plus clairement la futilité d'opposer ce que nous aimons à ce que nous n'aimons pas car le flux d'énergie qui traverse notre existence se joue des rigidités sur lesquelles se crispe le moi. La question de l'acceptation de ce qui est révèle une conséquence non recherchée de notre compréhension. De plus, le changement étant inéluctable et

utile, nous n'avons d'autre choix rationnel que de l'accepter.

L'avènement de la conscience et de l'univers n'est pas un moment historique défini une fois pour toutes, c'est une création continue au cours de laquelle tout renaît à chaque instant. La création est un moment unique mais éternellement présent. Cependant, au sein de la conscience individuelle persiste un désir de continuité s'opposant au processus naturel naissance-vie-mort, lequel est magnifiquement évoqué par l'image de Krishnamurti : « Seul s'imprime le pas présent. Le passé, le futur : du sable lissé par le vent ». En fait, le moi veut durer dans une continuité statique, il perpétue dans le présent, aussi longtemps qu'il en a l'énergie, le passé psychologique, celui des joies, des peines, des projets et desirs restés inachevés. Ce n'est pas la mémoire qui constitue un obstacle à notre maturation, à notre liberté intérieure, mais la difficulté d'être d'instant en instant dans les "traces" éphémères des voyageurs que nous sommes.

Ce dépouillement de la conscience achemine le chercheur vers une position particulière qui surmonte la conscience dualiste de soi, où l'intensité du vécu est

telle qu'il n'y a plus de distance entre l'observateur et la chose observée. Les termes opposés qui jusqu'alors nous paraissaient inconciliables s'interpénètrent mutuellement dans l'expérience de l'instant.

Généralement, nous vivons la dualité comme une alternative entre le bien et le mal car au contact du monde extérieur, notre conscience conditionnée subit le sort de l'énergie qui la traverse : nous ne sommes pas établis à la source, là où l'énergie est une avant de subir l'« écartèlement » de la dualité phénoménale. L'expérience de l'unité se situe dans l'intimité de la conscience, sans justification, sans preuve, elle est ou elle n'est pas. À ce propos, le Dr. Roger Godel affirmait : « Il serait absurde de vouloir appliquer à la pure conscience, entendue au sens strict, la notion de temps, d'espace, d'énergie, de causalité. La plus grande confusion règne à ce sujet dans la terminologie des mystiques et des philosophes parce que la conscience se manifeste nécessairement à l'homme sous l'apparence d'une fonction conditionnée : la pensée. Or, la pensée, comme toute forme d'énergie, correspond à un niveau déjà dégradé du principe initial. » (*Essais sur l'expérience libératrice*, p.56, éditions Almora 2008). Dans le même

ouvrage, p.64 : « Si subtil est le miroir de la conscience reflétant des réalités observées, que la séparation des deux plans en présence, celui du “sujet” pensant et celui de l’objet “pensé”, s’avère impossible ; et sans doute convient-il d’abandonner, au niveau ontologique, l’illusion de cette réalité. Ce que le chercheur découvre, à la limite de son itinéraire, c’est bien la projection de son propre esprit sur un invisible écran. Et les “formes”, issues de cet esprit, adhèrent efficacement au réel, témoignant par-là de l’unicité des deux “règnes” : conscience et cosmos. »

12. LES DIFFÉRENTES SORTES DE PENSÉES

Commençons par évoquer quelques généralités.

Toutes les pensées sont relatives à un contexte de référence déterminé, sans quoi les mots perdent leurs significations et deviennent inexploitable – comme c’est hélas souvent le cas – dans le cadre d’un dialogue intersubjectif. Chaque contexte correspond à une logique (au sens très large du terme) impliquant une manière de penser compatible avec la logique du système de référence. À ce propos, nous pouvons énoncer une loi générale : quand une pensée est logiquement compatible avec son contexte d’association prédéterminé, elle représente, à l’intérieur de ses limites, une forme de vérité relative exprimant une “fraction” de la réalité. H. Benoit, dans son livre sur *La doctrine suprême selon la pensée zen* dit : « Chaque vérité exprimable n’est qu’un aspect intellectuel de la Réalité, qui n’exclut nullement d’autres aspects également valables ; car chaque vérité exprimable comporte une limite à l’intérieur de laquelle elle existe et à l’extérieur de laquelle elle cesse d’exister. »

Nous dirons par exemple que cette pomme est ronde ; la notion de rondeur est un aspect intellectuel de la réalité qui existe à l'intérieur des limites des règles de la géométrie. Ces limites sont donc des systèmes de référence obéissant à des règles qui jouent au niveau du conscient et de l'inconscient, ces règles sont des logiques conventionnelles admises en tant que telles par une communauté de personnes ; mais elles peuvent aussi être des préjugés et croyances qui passent pour aller de soi chez ceux qui en subissent passivement l'influence. Ces préjugés et croyances ont un caractère délétère car les mots en sortant de leurs fonctions limitées – puisque préjugés et croyances sont admis sans réflexion, donc sans limite – amplifient le danger de “mal penser” à propos de telles ou telles autres choses, avec tous les effets regrettables que cela impliquera dans nos comportements.

Venons-en maintenant aux différentes sortes de pensées.

Considérons d'abord **le mode de pensée pratique**. Il s'agit des pensées qui concernent l'organisation de notre vie sociale impliquant la famille, les amis, les voisins, la profession, les occupations ou obligations de la

vie quotidienne, les décisions utiles, en bref c'est tout ce qui regarde les aspects fonctionnels et relationnels de l'existence. À ce sujet, Krishnamurti évoquait les "pensées techniques". Ces pensées sont évidemment indispensables, et dès lors qu'elles se sont investies naturellement dans la nécessité des circonstances présentes, elles partent comme elles sont venues. Nos actions externes sur et dans l'environnement montrent aussi un caractère de nécessité opérationnel, c'est-à-dire ce qu'il y a lieu de faire (ou pas) à un moment donné. Le corps est lui aussi caractérisé par des actions pratiques (heureusement), métaboliques, neurophysiologiques, cognitives, des affects internes etc. Le corps fait ou laisse faire des sensations, des émotions, des modifications du rythme cardiaque, de la respiration, etc. Il fait ou laisse faire des mouvements musculaires, l'orientation d'un regard, d'une écoute, etc. Cette "gestuelle" du corps qui s'exprime à la fois dans l'action métabolique, dans le ressenti endogène et dans l'action sur l'environnement est, comme la pensée pratique, indispensable car utile à l'élaboration de l'existence : c'est la conscience incarnée. Et, comme pour la pensée pratique, ces "fares" ou "laisser-faire" des actions motrices ou métaboliques du corps, dès lors qu'ils

s'investissent naturellement dans la nécessité des circonstances présentes, ils partent comme ils sont venus.

Le deuxième mode de pensée est associé à la notion et à l'image, voire à la certitude permanente tout au long de notre vie, d'être prioritairement une personne distincte et limitée. Ce concept est surajouté à l'expérience consciente et inconditionnelle d'exister. Nous devons considérer ce **mode de pensée psychologique** comme fondamentalement erroné, car rien n'indique qu'il existe une personne distincte qui sous-tendrait le "véhicule temporel" qu'est le corps-esprit. Cette croyance en une entité distincte est d'une telle subtilité, elle est à ce point confirmée par les jugements des autres, qu'elle finit par agir en nous, et donc sur le corps-esprit, à notre insu. L'incidence sur notre mode de pensée, sur nos émotions et comportements (y compris le métabolisme interne) est indéniable et conduit l'être humain à "aimer" exclusivement les aspects les plus superficiels de lui-même en particulier et de l'existence en général. Notons que cette discrimination entre "ce que j'aime" et "ce que je n'aime pas" est une caractéristique sans doute inévitable de la condition humaine dans les pre-

mières années de son développement. Personne ne semble échapper à cet amour-propre, amour de son moi-image, amour des flatteries et orgueil démesuré de se sentir être quelqu'un de particulier ; et ses corollaires, le rejet de tout ce qui n'affirme pas le moi, l'indifférence à tout ce qui ne le renforce pas, suivi d'une multitude d'émotions négatives. Le mode de pensée qui découle de la notion d'être une entité limitée à nos désirs, nos peurs, nos manques, etc., que j'appelle, faute de mieux, le mode de pensée psychologique amplifie tantôt les émotions d'angoisse et puis, leurs contraires, celles d'enthousiasme, voire d'exaltation. Quand les circonstances sont favorables au moi limité, l'enthousiasme s'anime jusqu'à la satisfaction du désir. Inversement, quand les circonstances sont défavorables, c'est l'angoisse qui s'anime, le temps de passer à autre chose. Dans ces conditions, il est impossible d'accueillir la pure félicité de la Conscience-Présence qui indique l'immanence du Principe absolu ou vérité éternelle. De même, il est impossible d'être le monde, d'accueillir en pleine conscience le tout qui indique la transcendance du Principe absolu. Mais cela n'est pas une impasse sans issue, car un troisième mode de pensée peut se proposer à l'expérience de conscience, et est

confirmé par le patrimoine de sagesse immémoriale de l'humanité.

Le mode de pensée qui découle de la vérité absolue, immanente et transcendante à toute chose, contient des pensées qui érodent progressivement les habitudes de penser selon les règles du dualisme. Nous l'appellerons le **mode de pensée nouménal**. L'insistance avec laquelle ces pensées nouvelles s'imposent nous ramène constamment à la source non duelle de l'ultime réalité, elle débarrasse régulièrement notre mental des résidus de ses conditionnements dualistes. Toutes ces pensées proviennent directement de la vérité elle-même ; elles sont l'expression dépliée d'une même réalité : la pure félicité de la Conscience-Présence. Cette lucidité de l'instant apaise la totalité du corps-esprit, et est coextensive à tout ce qui est (corps cosmique) dans la plénitude aimante de la Conscience éternellement présente. L'amour-propre, associé à l'orgueil d'être une entité distincte et limitée, perd en intensité face à la persistance des pensées qui proviennent des profondeurs de l'être. Le moment vient où l'orgueil s'écroule définitivement : c'est l'heure du "lâcher prise", il reste l'humilité du "Rien" qui est plénitude infinie, liberté

absolue, amour inconditionnel de ce qui est d’instant en instant. Ce “Rien” infini accueille tout l’univers, aucune chose n’est en dehors de “Lui”. Pour le sage (celui qui est “éclairé”), l’univers est son corps et le “véhicule temporel” est une manifestation éphémère de la Réalité ultime. Tout ce qui découle de la notion d’être une entité séparée est abandonné puisque l’univers est notre corps, et chaque pensée une expression de la source de Conscience éternelle qui l’anime. Je rappelle que cet état d’éveil est extrêmement rare. Il est parfois vécu de façon épisodique et constitue alors un encouragement à nous détacher de l’insolence et des insuffisances du moi égotiste.

Si maintenant vous me demandiez ce qu’est l’éveil spirituel, honnêtement, je vous répondrais que je ne sais pas. Bien entendu, je pourrais vous donner une définition, mais à quoi bon. Par contre, si vous me demandiez quelle est mon intime conviction, je vous dirais ceci : Je ressens un vide insondable et inévitable entre la Conscience universelle ou absolue et les actions phénoménales qui constituent notre existence relative. Le même vide existe entre le Cosmos comme Totalité Une, qui est aussi Conscience universelle ou absolue, et la

multitude phénoménale qui le “compose” provisoirement. Ce vide n’est pas un obstacle infranchissable entre l’être humain et la Conscience universelle, ou la Totalité cosmique Une. Au contraire, il est l’occasion, pour autant que nous soyons prêts à nous y laisser tomber, d’une ouverture éveillée et intelligente à la Conscience universelle et à la Totalité cosmique Une, les “deux” étant une seule et même réalité. Ce vide insondable est seulement un obstacle si nous considérons la connaissance ou l’expérience spirituelle comme une ascension du bas vers le haut, de la prison de l’ego vers l’ultime réalité. Le vide est la brèche salutaire par où la lumière nouménale s’invite dans notre existence phénoménale. Appelez cela l’éveil si vous le voulez, c’est pour moi une intime conviction qui est plus ou moins active selon les circonstances. Mais il suffit de la saisir une seule fois pour que progressivement elle fasse son chemin dans notre vie.

13. ÉPILOGUE

Nous voici arrivé au terme de notre parcours, mais la fin est ici un commencement ou un engagement dans la prise de conscience progressive que l'Être essentiel n'est pas le moi émergeant d'un processus complexe d'identification psychologique, celui-ci n'est pas l'être profond de l'homme mais seulement "image d'être". Celle-ci symbolise la confusion, presque généralisée à tous les habitants de la planète, entre identité et différence ; la Conscience est universelle, Elle est l'être profond illusoirement individualisé en chacun de nous sous l'aspect d'une entité distincte. La Conscience Témoin voit un faisceau de dispositions dans les milliards d'individus que nous sommes, Elle voit des objets, des situations, des théories de toutes sortes, etc., et le mental, notre mental, est pris au piège de l'identification. C'est cela la prison de l'ignorance. Il est cependant normal que nous ayons tous une personnalité distincte, des passions, une manière de nous exprimer, des goûts, des préférences, etc., au même titre qu'en observant une mosaïque, nous distinguons une grande variété de cou-

leurs qui vues isolément ne représentent rien. Mais perçues globalement, elles montrent un ensemble structuré car chaque partie n'existe que dans sa relation avec toutes les autres parties. Est-ce donc si compliqué ? Nous avons des caractéristiques propres, comme tout ce qui est perçu, mais l'erreur consiste à identifier l'être au moi, et ainsi de confondre Cela qui connaît avec la multitude phénoménale. Nous confondons la Totalité Cosmique Une avec ses contenus, comme si en additionnant les uns aux autres tous les "objets" de l'univers, on arriverait finalement à la Totalité Cosmique Une, c'est-à-dire à un état intégré. Les différences sont des constructions illusives, c'est-à-dire des apparitions éphémères ; la Totalité Cosmique Une est notre identité à tous, Elle n'est pas créée un jour pour se dissoudre un autre, Elle est sans commencement ni fin, et elle n'est pas le produit d'une addition de choses.

Robert Linssen dit que « la pensée qui n'est qu'une fonction partielle, émane d'une "pseudo-entité" qui se considère "a priori" isolée, rien n'est indépendant. Nous regardons les êtres et les choses à travers l'écran déformant de nos tendances au morcellement, à l'isolement ».

C'est vrai que d'ordinaire l'esprit humain, plus exactement le mental, veille à maintenir la représentation d'un moi qui s'imagine être indépendant et identique à lui-même. Cette certitude imaginaire (puisque déjà nous sommes constitués d'une multitude de "moi"), ancrée dans notre pensée, interrompt en nous le souffle de la vie qui, tels l' "inspir" et l' "expir", crée les formes pour ensuite les dissoudre dans le rythme éternel du processus naissance-vie-mort. La conscience identifiée au moi ne peut accepter réellement cette loi du changement ; elle s'oppose alors à l'unité dynamique de la Vie, à son rythme créateur en lequel les formes sont créées puis dissoutes dans la Totalité Cosmique Une.

Dans son livre *L'homme aux prises avec l'inconscient*, Élie G. Humbert dit : « L'angoisse de la mort, la dépression à l'idée de finir un jour, c'est l'angoisse de perdre l'image de soi. La menace vient frapper l'attachement viscéral et si fragile à être ce moi imaginaire, à s'en raconter l'histoire, à en savourer les peines aussi bien que les plaisirs. Il faudrait laisser tomber – au moins au titre d'un doute méthodique – les tentatives de réduction de la mort. Tant que ce n'est pas possible, il est clair que nous sommes collés au miroir de nous-

mêmes et puis, pourquoi ne pas se tenir dans l'alignement de sa propre mort, y entrer comme on entre dans son corps au cours d'un exercice de relaxation. Elle est bien notre corps et la peau de notre être. »

« Habiter sa mort. Pourquoi la craindre ? N'y aurait-il pas un chemin là où se trouve la réalité ? Je le pense (...) Quand on considère objectivement sa mort, quand on se sait condamné et qu'on le "réalise", le vécu change. On a le temps. »

« Le passé et l'avenir tombent de chaque côté comme les morceaux d'une écorce. Il se fait une éclosion et les débuts d'une croissance qui semble venir de l'inconscient et non de ce qui était déjà inscrit dans la durée. Le temps n'est plus un parcours, une succession, un allongement, mais une explication, un dépliement. Il se vit comme un bourgeonnement. »

En restant confinés dans la solitude de la conscience/image de soi, nous nous coupons non seulement de notre source profonde, mais aussi de la conscience de vivre dans un monde où rien n'est séparé. Les sens alimentent le cerveau en informations de toutes sortes et c'est lui qui nous permettra de voir comme nous voyons, d'entendre comme nous entendons, etc. ; la

raison nuance, explique, reconnaît, compare, élabore des hypothèses, etc. ; les sentiments et les émotions font de nous autre chose que des robots pensants. Mais tous ces éléments mis ensemble et représentatifs des multiples façons dont nous pouvons percevoir le monde ne semblent pas suffisants pour aller au cœur des êtres et des choses. C'est comme si nous devions aller plus en profondeur encore et ainsi que le dit Krishnamurti dans son livre *Au seuil du silence* : « Il se passe une chose étrange qu'aucune hypnose, aucune drogue ne peuvent donner, c'est comme si l'esprit pénétrait en lui-même en commençant par la surface, allant de plus en plus profond, jusqu'à l'instant où la profondeur et la hauteur ont cessé d'avoir un sens, où toute mensuration perd sa signification. Dans cet état règne une paix complète, non pas un contentement issu d'un état de satisfaction – mais une paix pleine d'ordre, de beauté et d'intensité (...) Il faut vous mettre en route sans rien connaître, et vous mouvoir d'innocence en innocence. »

La racine du conflit de l'humanité est très certainement en relation avec le fait que la conscience des êtres humains est profondément divisée par une pensée qui conduit à l'illusion d'un moi séparé et indépendant. Les

grandes traditions spirituelles ont enseigné que pour se libérer de cette conscience égocentrique et conflictuelle, il fallait éveiller en nous une forme de perception allant directement au cœur des êtres et des choses. Car au-delà de la pensée, de l'univers tel que nous le connaissons, il y a une source unique et absolue et c'est cet arrière-plan qui est fondamental. Aussi longtemps que la quasi-totalité de l'humanité sera dans l'incapacité d'être sensible à cette base commune et au fait que tout est inter relié, la vie ne pourra avoir une signification réelle, et rien jamais ne changera.

Il est donc impératif de transcender l' "esprit de fragmentation" et de développer un processus de pensée favorisant l'expérience en profondeur d'une totalité indivise à travers laquelle la conscience "éveillée" peut voir, de moment en moment, la vraie nature de la réalité. La conscience incarnée en chacun de nous trouve le chemin de l'éveil dès l'instant où nous percevons clairement qu'un "accident" de parcours, procédant de la complexité du mental humain, a produit un événement inattendu : la Conscience universelle est illusoirement individualisée en chaque être humain, et beaucoup d'entre nous ignore ce fait. Cela a pour conséquence

une inversion des “rôles” : la Conscience universelle, Cela qui connaît est devenu secondaire par rapport aux particularismes. Ces derniers prennent une telle importance qu'ils voilent la Conscience, le Témoin éternel de tout ce qui est. Dans ces conditions, nous errons dans la prison de l'ignorance puisque les apparitions éphémères sont confondues avec le Moi réel. La Conscience est Une et Absolue, les illusions sont multiples et relatives ; comprendre cela permet à l'être humain de vivre pleinement son existence relative sans succomber à l'hallucination avec ses conséquences déplorables. Une fois encore, une chose illusoire existe, mais il s'agit d'une apparition éphémère ; ne pas comprendre cela conduit à l'hallucination, c'est-à-dire à la confusion entre la Conscience Une et la multitude phénoménale ; cette confusion voile la Conscience Une et nous entraîne dans la prison de l'ignorance où les apparitions éphémères sont absolument prioritaires. Tout indique que si nous nous tenons proches de l'expérience de Cela qui connaît à chaque instant, il est possible d'obtenir une ouverture dans les murs de la prison de l'ignorance afin de laisser entrer – un peu – la lumière de la Conscience universelle.

14. APPENDICE (1)

LA PENSÉE DE KRISHNAMURTI

C'est en lisant les livres de Robert Linssen que je me suis familiarisé avec la pensée de Krishnamurti et, à peu près à la même époque, j'ai aussi découvert le livre de René Fouéré *Krishnamurti, la révolution du réel*. Ce dernier fut pour moi une véritable révélation sur l'analyse du processus du "moi", en même temps qu'une généreuse et remarquable introduction à la philosophie, la psychologie et la spiritualité de Krishnamurti. Il y a de cela plus de 40 ans. C'est aussi avec beaucoup de bonheur que j'ai pu rencontrer, chez eux à Paris, René et Francine Fouéré⁶. Ensuite j'ai lu un certain nombre de conférences directement transcrites à partir des dialogues que Krishnamurti privilégiait sur l'écriture classique, ainsi que les entretiens qu'il avait avec des scientifiques, des philosophes, dont David Bohm. J'ai d'emblée été attiré par le caractère dynamique de sa démarche spirituelle, et aussi par cette grande liberté intellectuelle dont procède tout son dis-

⁶ Voir à ce sujet le livre de Francine Fouéré, *Bienveillance, HOMMAGE À RENÉ FOUÉRE*, Paris, Le Courrier du Livre, 2005.

cours. À condition, bien entendu, de ne pas accepter systématiquement ses propos parce qu'ils seraient a priori vrais. Ce n'est d'ailleurs pas ce que Krishnamurti souhaitait. Il menait les dialogues d'une façon presque scientifique, pas à pas ; "expérimentez en vous-mêmes", "n'acceptez pas passivement ce que l'orateur affirme", disait-il souvent. Les mots qu'il utilise sont empruntés au langage courant, mais une lecture assidue de ses textes montre que la simplicité du vocabulaire peut nous entraîner dans des profondeurs d'une richesse insoupçonnable. Krishnamurti parvient parfois à débarrasser les mots de leurs "carapaces" conventionnelles pour nous indiquer plus de profondeur, c'est-à-dire au-delà de la connaissance ordinaire.

La pensée de Krishnamurti peut, de prime abord, déconcerter par la distance qu'elle prend à l'égard des idées conventionnelles, des habitudes du mental et des réactions affectives que tout cela implique. Dans le livre *La révolution du silence*, nous pouvons lire : « Voir ce qui est, sans le hier, c'est le maintenant. Et le maintenant c'est le silence de la pensée. » Que propose Krishnamurti ? Rien de moins que de nous libérer du "connu", des mémoires passées, de cette sorte d'inertie

mentale qui s'enlise dans l'habitude, dans la répétition des schémas révolus. C'est d'une certaine façon déroutant, puisqu'on nous a généralement appris à aborder les événements en prenant en compte les expériences passées à la fois intellectuelles et émotionnelles. Ce n'est pas que Krishnamurti renonce à la mémoire et ses contenus. Il sait, bien entendu, que le savoir acquis et mémorisé est indispensable dans la conduite de l'existence. Ce qu'il remet en question c'est le pouvoir du passé sur le présent impliquant l'impossibilité de voir réellement ce qui est, et par conséquent de se connaître soi-même et de cesser de vouloir transformer ce qui est en ce que l'on voudrait qui soit.

J. Krishnamurti et D. Bohm dans le livre *Le temps aboli* disent : « La source du conflit de l'humanité est-elle l'incapacité de l'individu à affronter la réalité de ce qu'il "est", psychologiquement, avec pour corollaire la quête chimérique de ce qu'il lui faut "devenir" ? Cette incapacité a sa source dans les divisions profondes introduites dans la psyché par la pensée, et plus particulièrement par la pensée qui suscite l'expérience du temps et le "moi". »

« On ne peut se libérer de cette activité égocentrique, irrationnelle et déroutante que grâce à un certain type

de vision pénétrante. Celle-ci permet de percevoir qu'au-delà de la pensée, il n'y a qu'énergie et forme, pas de "moi", pas de temps, en fait pas la moindre chose ; au-delà même de cette "non-chose", il y a ce qui est beaucoup plus immense. C'est le terrain fondamental de toute existence, et ce "fondamental" est le commencement et la fin de toute chose. La vie ne peut avoir de signification réelle que si l'humanité touche ce "fondamental". » (extrait de la présentation du livre *Le temps aboli*).

Dans *Tradition et révolution*, Krishnamurti met en avant la nécessité de se débarrasser progressivement des habitudes de penser selon les règles du dualisme, il dit : « Tout mouvement pour m'éloigner de "ce qui est" est dualiste, parce qu'il y a alors le penseur agissant sur "ce qui est", et c'est là l'essence même du dualisme. »

Il faut, bien entendu, replacer cette courte citation dans le contexte psychologique procédant d'un processus d'approche dualiste qui surajoute à nos expériences du monde et de nous-mêmes une personne distincte. Cependant, au cœur de l'instant, de l'action, il n'y a pas

d'opposition entre "moi" et "ce qui est". Le mouvement vers l'unité et la plénitude intérieure conduit à la guérison de l'âme car les pensées et les affects sont vécus à travers l'éclairement de la conscience. Par exemple, voir réellement la peur, c'est constater qu'elle est le "passager" éphémère de la Conscience, elle n'est pas nous. La sensation d'être une personne distincte subissant ou, au contraire, contrôlant ce qui (lui) arrive est périmée. Dans la perspective de Krishnamurti, je m'éloigne de "ce qui est" chaque fois que l'éclairement de la conscience est voilé par le personnage "moi" – par l'identification aux "passagers" – que nous considérons comme le dépositaire légitime de la Conscience. Ceci est une interprétation erronée car l'expérience intérieure montre que la Conscience se suffit à elle-même puis qu'elle est Cela qui connaît toute chose, qui éclaire toute chose, qui est de Dépositaire de toute chose. Pourtant, nous fonctionnons généralement en faisant référence à des notions opposées et non conciliables. Le discours de Krishnamurti évoque sans cesse qu'il n'y a pas moi et mon expérience, il n'y a pas le penseur et ses pensées, mais seulement un organisme qui donne une structure à l'expérience et à l'action, et nous pouvons alors, peut-être, arriver à per-

cevoir le rapport réel entre soi et le monde. L'expérience de l'instant, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus vérifiable dans notre vie, tout ce dont nous sommes conscients, n'est ni le corps-mental, ni le monde extérieur, mais l'union des opposés qui est création de conscience transpersonnelle.

L'enseignement de Krishnamurti ne peut être classé dans ce qu'il est convenu d'appeler les disciplines conventionnelles des sciences humaines. Enseigner est ici envisagé dans le sens de guider la personne, qui sollicite un accompagnement, sur le chemin de sa propre maturité ; et non d'instruire en exprimant ce qu'il faut penser, ce qu'il faut devenir. Nous sommes relativement éloignés des systèmes philosophiques fondés sur des modèles théoriques puisque l'objectif est de voir "ce qui est". Krishnamurti n'est pas non plus un psychologue car la priorité de son enseignement ne consiste pas à adapter le moi aux structures sociales dans lesquelles celui-ci évolue. Un homme religieux ? Sûrement pas si l'on entend par cela une personne attachée à une institution avec ses dogmes, ses croyances, ses rites, etc.

Toutefois, si nous sortons des définitions par trop conventionnelles, nous verrons que le message de Krishnamurti est profondément philosophique, profondément psychologique et profondément spirituel. Car finalement, voir “ce qui est”, être autant que possible le disciple de la vérité elle-même, pas une vérité apprise mais vécue lucidement, n’est-ce pas une attitude résolument philosophique ?

Encourager l’être humain à se délivrer de ses chaînes, de ses nombreux conditionnements, de ses croyances, de ses multiples “moi”, en bref du pouvoir que le passé exerce sur le présent, afin que nous puissions déplier ce que nous sommes, n’est-ce pas là une attitude profondément psychologique ?

Enfin, voir que chaque être, chaque chose dans l’univers est un processus qui existe en raison directe de sa coexistence avec tous les autres êtres et les autres choses ; voir que tout est habité par la “Vie fondamentale”, n’est-ce pas là une attitude profondément spirituelle ou religieuse ?

*

La pensée de Krishnamurti n'est pas un exposé systématique car sa parole et la structure même de son langage instantané cherchent à nous éveiller à la réalité de ce que nous sommes, bien plus qu'à nous instruire avec des solutions, des méthodes qu'en général il rejette inflexiblement ; connaissant trop bien leur inefficacité à produire en nous une véritable mutation psychologique au sein de laquelle notre expérience est une expression du sens transpersonnel. Si nous parvenons à nous imprégner des fondements de sa pensée, nous commençons à comprendre que la qualité éclairante de la Conscience est prioritaire par rapport aux choses éclairées du corps et du mental.

D'autre part, dans ses descriptions de la nature, il ressort une capacité très vive d'émerveillement par notre simple présence en ce monde. Tout vient du "dedans" de nous en réponse au "dedans" du monde dans un continuel déploiement global. Krishnamurti est un pilier de la culture holistique du XXème siècle. Sa pensée n'est pas un conte irréaliste baignant dans la douceur des descriptions spontanées que la beauté de la nature évoque chez lui ; brusquement, il devient l'observateur rigoureux, intransigeant de nos mécanismes de pensées,

de nos comportements, de nos peurs, de nos croyances et préjugés... Il devient, en quelque sorte, notre reflet, et l'image renvoyée de nous-mêmes crée des chocs psychologiques tendant à nous extraire de notre rigidité, de notre prison mentale allant inexorablement du connu au connu. Sa vision est globale, intégrant d'instant en instant l'émotion et l'intellect. Il n'y a pas de cassure entre l'individuel et le collectif, il y a plutôt transition sans discontinuité, "vous existez parce que vous êtes reliés" disait-il.

Toute sa vie et toute son œuvre écrite et transcrite sont des tentatives pour indiquer à quel point nous vivons dans un rêve, le rêve d'une conscience de soi séparée. Krishnamurti ne cesse de signaler que la croyance d'être une entité séparée et indépendante est la source de toutes nos angoisses, de toutes nos misères tant individuelles que collectives, et que la liberté intérieure est la vision instantanée de la non dualité fondamentale présente dans l'expérience de la Conscience qui contient, d'instant en instant, la totalité de "ce qui est". Cette vision globale met en avant que toute la richesse du monde et des êtres humains procèdent de la capacité créatrice présente au plus profond de nous-mêmes. La

Conscience Une est le socle indestructible de la Vie, et il nous met en garde à l'égard de tout modèle idéal qu'un groupe social voudrait imposer aux autres. Krishnamurti revient fréquemment sur la nécessité d'une perception directe, sur la qualité d'une certaine "vision pénétrante", d'attention vigilante. Cette expérience de l'instant, ce rappel à soi, c'est-à-dire à Cela qui connaît sans être Lui-même connu, est vision instantanée et sans cesse renouvelée de la non-séparation entre le "moi" et le "monde", c'est l'union vécue des opposés qui est le "rappel" à la Conscience omniprésente et prioritaire.

Pour Krishnamurti, l'éducation représentait une étape importante dans la vie d'un être humain. Il s'agit d'un processus d'accompagnement et non une méthode consistant à façonner l'enfant conformément à un modèle. L'enseignement insiste sur une éducation holistique où l'individuel et le collectif indiquent l'unité dans la diversité. Dans le livre *De l'éducation*, il dit : « L'éducation doit aider l'individu à mûrir librement, à s'épanouir en amour et en liberté (...) La plus haute fonction de l'éducation est précisément de créer des individus intégrés, capables de considérer la vie dans

son ensemble (...) Il ne peut y avoir de transformation radicale que lorsque nous comprenons notre conditionnement et en sommes libres (...) Conditionner l'enfant, jusqu'à lui faire accepter son milieu tel qu'il est, est une évidente sottise. »

Nous comprenons que pour Krishnamurti, la maturité dépasse l'adaptation conditionnée aux conventions sociales. L'homme mature n'est pas un imitateur mais un individu pour qui la Conscience éclairante est prioritaire et rappelée à lui-même dans ses relations avec les autres et le monde. L'être humain, capable du meilleur comme du pire, peut assumer la responsabilité de ses actes pour autant qu'il voit au-delà des conditionnements, des fausses identifications aux multiples "moi", au-delà de la croyance d'être une entité séparée avec ses désirs et ses peurs. Au-delà des limites procédant de l'ignorance, il y a la Vie fondamentale et celle-ci, en s'incarnant dans la conscience des êtres humains, peut être une source de paix profonde.

Dans *Les commentaires sur la vie*, Krishnamurti dit : « Ce n'est que dans la spontanéité, dans la liberté, qu'il peut y avoir découverte. Un esprit discipliné ne peut

pas découvrir ; il peut fonctionner effectivement et, par-tant, impitoyablement, mais il ne peut pas découvrir l'insondable. C'est la peur qui crée la résistance appelée discipline ; mais la découverte spontanée de la peur est libération de la peur. La conformité à un modèle, à quelque niveau que ce soit, est la peur, qui n'engendre que conflit, confusion et antagonisme ; mais un esprit qui est en révolte n'est pas délivré de la peur, car le contraire ne peut jamais connaître le spontané, le libre. Sans la spontanéité, il ne peut y avoir connaissance de soi. »

Krishnamurti dit que "la découverte spontanée de la peur est libération de la peur". Se libérer c'est donc comprendre que la "peur", précédemment évoquée, comme toute chose d'ailleurs, est un "passager" provisoire de la Conscience éclairante qui est notre vraie nature et paix insondable.

15. APPENDICE (2)

ROBERT LINNSEN, UN PENSEUR DE NOTRE TEMPS À L'INTERSECTION DES SCIENCES ET DE LA SPIRITUALITÉ

J'ai rencontré Robert Linssen (1911-2004) dans les années septante et cela m'a permis de m'intéresser très tôt aux philosophies et disciplines spirituelles d'Asie, ainsi qu'à une foule de sujets de prime abord très éloignés comme la physique quantique, l'intelligence animale, les relations entre la conscience et la matière, ou encore l'évolution du cerveau. En ce qui concerne les philosophies orientales, Je me suis prioritairement penché sur les fondements philosophiques plus que sur l'aspect historique. Ce qui m'a d'emblée intéressé c'est la connaissance en action.

Le texte qui suit est un hommage à celui qui, grâce à ses remarquables talents d'écrivain, a initié le jeune chercheur que j'étais aux méthodes de la philosophie non-dualiste selon laquelle la vérité est le jeu de l'interdépendance qui est synonyme de "vide

d'existence propre'' ou Vacuité. Je me rappelle encore les réunions en petit comité, à Bruxelles Chez madame A. de Limburg Stirum, où inlassablement il nous entretenait des philosophies orientales et de la vision scientifique du monde. Son discours a le caractère d'une détermination certaine propre à celles et ceux qui ne sont pas manipulés par des opinions, des préjugés, des préférences, mais qui ont des convictions profondes⁷. Dès les années trente il évoquait déjà qu'il y avait du sens à mettre en parallèle certains modèles scientifiques et

⁷ « Son œuvre, aussi riche que variée, favorise une prise de conscience radicale qui laissera émerger l'humain véritable, sans attachement à une forme ou à une autre de culte, de rituel ou de personne. Il dit souvent qu'il n'a jamais eu de maître, mais seulement des instructeurs (...) Il ne s'agit pas ici d'annihiler l'ego, ce qui entraînerait des conséquences pathologiques, mais bien de "l'épanouir pour le dépasser". Tous les enseignements en psychologie ont fourni différents systèmes et éclairages pour délivrer l'humain de la souffrance existentielle. Mais l'enjeu à la fin de ce siècle (ces lignes sont écrites en 1995), en psychologie comme en éducation, n'est pas tant de privilégier un système plutôt qu'un autre, mais d'arriver à ce moment d'ouverture et d'intégration qui permettra aux principaux intervenants d'accompagner adéquatement les différentes étapes de la vie afin que personne ne se fixe à un niveau ou à un autre, mais s'ouvre à ce qu'il y a de plus humain en nous, soit l'énergie inconditionnée. Bien sûr, les sages ne sortent pas des écoles et des universités et le nouveau paradigme est né et grandira quand il y aura suffisamment d'éducateurs, de psychologues et de parents, bref, d'adultes qui sauront que l'humain est plus vaste que tous les systèmes de valeurs dans lesquels on voudrait le voir "entrer". » (Extrait de la préface de Lucette Leclerc du livre de R. Linssen, *La spiritualité quantique*, Boucherville (Québec), éd. de Mortagne, 1995, p.p. 12-14).

d'autres issus des philosophies traditionnelles qui insistent sur l'unité et l'interdépendance de toute chose. Il avait un égal intérêt pour la science et la spiritualité ce qui l'a conduit à éclaircir les rapports entre l'esprit et la matière. Avec la même passion il s'est aussi penché sur les philosophies de l'Asie, Le Bouddhisme, le Taoïsme, le Zen et la méditation. Dans sa résidence et à l'Institut des Sciences et Philosophies nouvelles fondé en 1935 à Bruxelles il organisait des rencontres entre des scientifiques et des sages, tous étaient convaincus qu'il y avait des similitudes et des complémentarités au-delà des premières apparences de ces diverses démarches.

Parmi ces chercheurs remarquables il y avait D.T. Suzuki, Jean Herbert, A. David-Neel, Th. Brosse, David Bohm, F. Capra, R. Godel, Carlos Suarès, Douglas Harding, Wei Wu Wei, Jean Charon, etc. En 1966 il publiait « spiritualité de la matière » aux éditions Plaanète : une éclatante synthèse entre science et spiritualité d'une originalité épistémologique remarquable fondée sur une vision holistique avant-gardiste. Cet ouvrage a plusieurs fois été réédité jusqu'à la publication d'une nouvelle version en 1982, « *Au-delà du hasard et de l'anti-hasard* », éd. Le courrier du Livre.

Robert Linssen était convaincu, avec une rare détermination, que non seulement la philosophie traditionnelle mais la vision scientifique du monde imposent l'idée d'une unité fondamentale, présente et agissante sous les phénomènes "matériels" et "spirituels".

« Les synthèses nouvelles qui se dégagent de ces rencontres de plus en plus nombreuses entre physiciens et métaphysiciens, entre physico-chimistes, neurobiologistes et psychologues nous force à repenser les assises traditionnelles de la pensée. »

« Dans cette nouvelle recherche, nous voyons réapparaître avec une force particulière les antiques sagesse et spiritualités orientales tout imprégnées d'unité et d'universalité. » (*Bouddhisme, Taoïsme et Zen*, p. 324).

« Dans la doctrine de la " Vue juste ", le Bouddhisme nous enseigne que les processus responsables de l'apparente continuité de la matière sont identiques à ceux qui engendrent l'apparente continuité de la conscience. » (Ibidem, p. 211).

Il insistait sur l'aspect positif d'une pensée fonctionnant autrement qu'en mode exclusivement dualiste afin de

glisser vers la vision d'un univers envisagé comme une structure vivante où le fait des relations et l'interdépendance entre tous les éléments sont prioritaires. Au fond, il nous conviait à une ballade philosophique à travers la nature de la vie, de la conscience et de l'univers considéré comme un tout indivisible. Par exemple, le zen, la physique quantique, la pensée systémique, la psychologie des profondeurs de Jung, bien que ces disciplines soient très différentes, elles insistent, chacune en leur domaine, sur une réalité dynamique, toute faite de corrélations et d'interconnexions. Cette vision d'un flux dynamique uni et indivisible insiste prioritairement sur les notions de processus en mouvement (tout est un processus) afin de faire reculer l'importance accordée aux notions d'objets statiques et de choses séparées.

« N'est-il pas intéressant de constater que dans la mesure où l'homme tente de découvrir la nature profonde de la matière, cette recherche même l'oblige irrésistiblement à remanier ses positions, à donner une orientation nouvelle aux cheminements habituels de sa pensée, à improviser de l'inédit ? »

« Les sacrifices de valeurs anciennes auxquels il doit consentir acheminent l'homme, sans qu'il s'en rende compte, vers une attitude de pensée à tel point dépouillée qu'elle se rapproche considérablement de la pure essence de son être profond. Autrement dit, l'étude de la nature profonde des choses dans le monde physique, suscite dans l'esprit même de l'observateur attentif, des transformations telles, que ce dernier tend à se rapprocher de la découverte de sa nature véritable. »

« Il ne pourrait en être autrement, en raison de l'identité d'essence de l'observateur et de l'observé d'une part, et de l'unité de l'esprit et de la matière, d'autre part. » (Robert Linssen, *Bouddhisme, Taoïsme et Zen*, Courrier du Livre, 1992, p. 111).

Une autre question qui le préoccupait aussi était celle de l'épanouissement spirituel de l'être humain et d'une possibilité qu'il se libère des conditionnements liés à l'étroitesse de ses vues. À cet égard il faisait très souvent référence à la pensée de J. Krishnamurti.

« L' "esprit disposé en accord de résonance" avec l'essence profonde des choses dépasse les processus d'analyses dualistes qui nous sont familiers. Le plan sur

lequel s'établit cet accord de résonance est celui de l'Unité à laquelle n'accèdent jamais les couches inférieures de l'intellectualité concrète. L'analyse intellectuelle dualiste ne peut résoudre le problème de la Totalité Une, car la partie ne peut comprendre le Tout. » (Ibidem, p. p. 107, 108).

« Les formes supérieures du Bouddhisme en général et le Zen en particulier sont des “maïeutiques” comparables à celle de Socrate. La “maïeutique” ou “science de l'accouchement spirituel” s'efforce de réunir les éléments psychologiques favorables à la délivrance de l'esprit. Celui-ci étant asservi par les “forces d'habitudes” mentales, il est nécessaire de supprimer les énergies qui les alimentent. » (Ibidem, p. 54).

Un élément positif qui joue en notre faveur, et que Robert Linssen soulignait, c'est la complexité d'architecture cellulaire du corps humain, et l'hypercomplexité du cerveau. Cette superstructure possède, en tout cas potentiellement, la capacité d'être réceptive à la plénitude indivise de l'univers. Tout se tient et l'énergie de liaison qui rattache tout fragment de matière à la totalité de l'univers et réciproquement fait partie inté-

grante du processus cosmique. NOUS EXISTONS PARCE QUE NOUS SOMMES RELIÉS.

« Dans cette optique, l'Univers est considéré comme l'unité organique d'un seul et même Vivant. Ceci sous-entend que chaque être humain, chaque objet, infiniment petit ou infiniment grand, la Terre, le Soleil, les étoiles proches ou lointaines, les Galaxies situées à des millions d'années-lumière font partie intégrante d'une Totalité vivante et peuvent être considérés comme les membres apparemment séparés d'un même Corps-cosmique. » (R. Linssen, *KRISHNAMURTI, Précurseur du III^{me} Millénaire*, Courrier du Livre, p. 79).

Dans cette vue il n'y a pas de personne additionnée à une succession de moments de conscience, illusoirement individualisés, et manifestant la non-permanence fondamentale de toutes les créatures existentielles. La croyance, car il s'agit bien d'une croyance, en une individualité permanente résulte de l'extraordinaire rapidité avec laquelle ces moments de conscience se succèdent. Nous percevons aussi le monde extérieur comme une réalité relativement statique puisque les objets qui nous entourent paraissent doués d'une solidité et d'une stabi-

lité incontestables. Un regard plus pénétrant nous montrerait un monde complètement différent et révélerait à notre conscience le caractère intrinsèquement dynamique de l'univers et des entités qui le constituent. Si nous regardons au-delà des premières apparences nous verrons que la nature des choses en nous et autour de nous est continuelle création.

L'essence profonde de l'univers est, en effet, un perpétuel mouvement où les entités distinctes ne sont que les états provisoires d'un processus relationnel sans limite – sinon celle imposée par l'échelle d'observation particulière. L'intuition est une fonction de l'esprit où la conscience appréhende globalement la réalité. À chaque instant, nous formons corps avec l'univers entier : c'est une vision "d'un seul bloc" où le temps et l'espace semblent confondus. Mais notre attention est captive de l'aspect de surface, et l'instant présent se dérobe sous couvert d'un passé résiduel au service d'un lendemain que nous souhaiterions plus attrayant. À défaut de nous sentir interconnecté et sans rupture aucune avec l'univers entier, nous avons prioritairement besoin de nous sentir être quelqu'un en pensée, de nous référer à une "image d'être" afin de supporter ce qui ressemble

sans doute à une angoisse existentielle. Au fond, l'être humain est un exilé spirituel : sa nature profonde, autant que le sentiment d'être intimement relié à la totalité lui échappent.

Je recommande aux personnes qui souhaitent en savoir plus sur ce pionnier des relations entre la science et la spiritualité qu'était Robert Linssen, son livre *Bouddhisme, Taoïsme et Zen*. Il s'agit d'une source d'inspiration extrêmement riche pour tous ceux et celles qui s'intéressent à une spiritualité vivante, connectée à notre temps et inséparable de la vie quotidienne. Il est d'un accès facile et constitue une ouverture très large à un monde qui défie l'imagination familière.

PROPOSITIONS DE LECTURE

Benoit H., *La doctrine suprême selon la pensée zen*, Courrier du Livre.

Bohm D., *La plénitude de l'univers*, Du Rocher. *La danse de l'esprit*, Séveyrat.

Bohm D., et Krishnamurti J., *Le temps aboli*, Du Rocher.

Briggs J., et Peat D., *L'univers miroir*, R. Laffont.

Casterman D., *La conjonction des savoirs*, Accarias l'Originel.

Charon J., *L'esprit cet inconnu*, A. Michel.

Dutheil R., *L'homme superlumineux*, Sand.

Edinger E., *La création de conscience*, Séveyrat.

Fouéré R., *Krishnamurti la révolution du réel*, Courrier du Livre.

Franz M-L. von, *Jung*, Buchet/Chastel.

Freud S., *Abrégé de psychanalyse*, P.U.F.

Humbert E.G., *L'homme aux prises avec l'inconscient*, Retz. *Jung*, Éd. Universitaire.

Jung C.G., *L'homme à la découverte de son âme*, Mont-Blanc. *Dialectique du moi et de l'inconscient*, Gallimard. *Ma vie*, Gallimard.

Koestler A., *Janus*, Calmann-Lévy.

Krishnamurti J., *L'éveil de l'intelligence*, Stock.
De la connaissance de soi, Courrier du Livre. *La révolution du silence*, Stock.

Laing R., *Le moi divisé*, Stock.

Linssen R., *La méditation véritable*, Courrier du Livre.
Spiritualité de la matière, Courrier du Livre. *Science et spiritualité*, Courrier du Livre. *Au-delà du hasard et de l'anti-hasard*, Courrier du Livre. *Bouddhisme, Taoïsme et Zen*, Courrier du Livre.

Maslow A.H., *Vers une psychologie de l'être*, Fayard.

Rogers C.R., *Le développement de la personne*, Dunod.

Peat D., *Synchronicité*, Le Mail.

Prigogine I., et Stengers I., *La nouvelle alliance*, Folio/essais. *Entre le temps et l'éternité*, Fayard.

Sheldrake R., *La mémoire de l'univers*, Du Rocher.

Tiry G. *Connaître le réel*, Chronique Sociale.

Watts A., *Le Bouddhisme Zen*, Payot.

JOUVE PRINT SERVICE

1, rue du Docteur Sauvé, 53100 MAYENNE

Dépôt légal : juillet 2016

Imprimé en France